

## Régis Jauffret, barbarie en sous-sol

Avec « *Claustria* », inspiré d'un fait divers sordide, l'affaire Fritzl, l'écrivain sonde la noirceur de l'âme humaine sans complaisance ni jugement

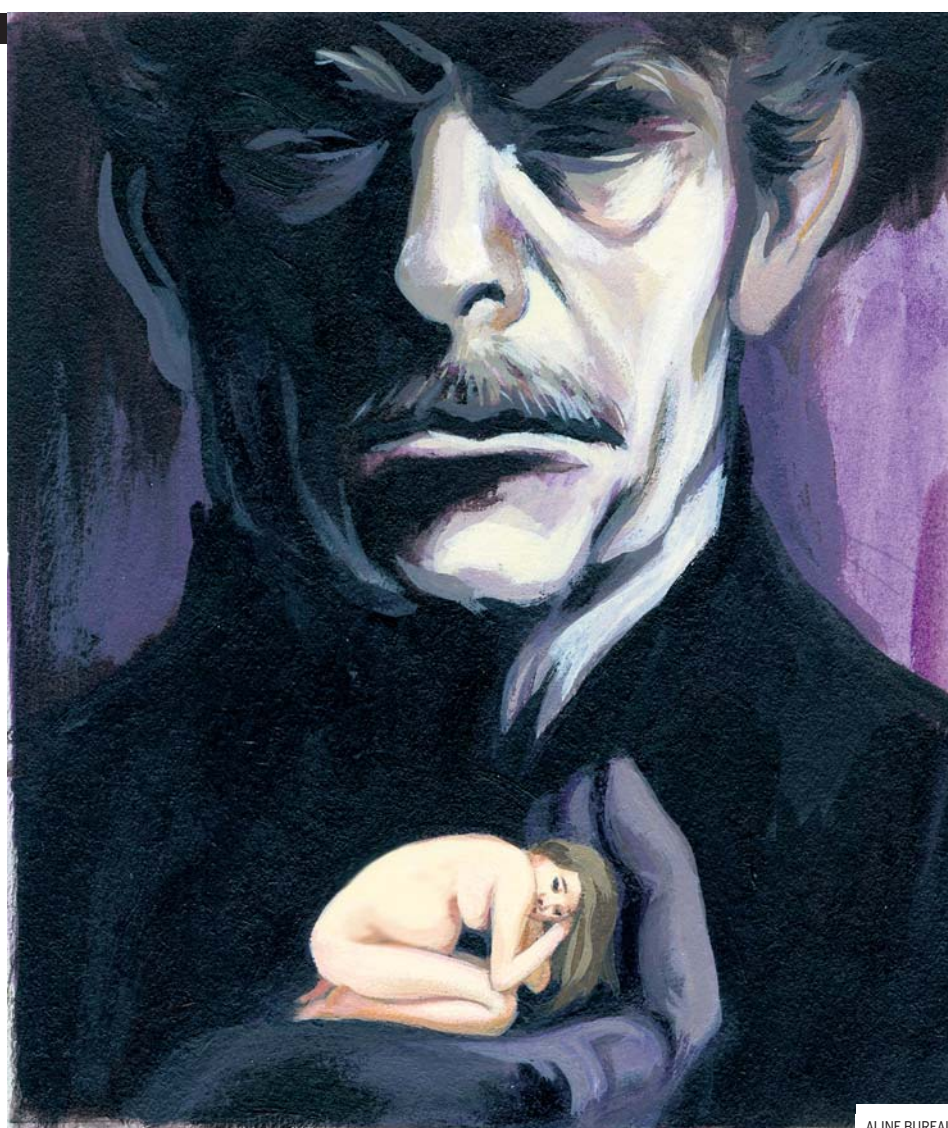
LINDA LÊ  
écrivain

En 1972, s'inspirant d'un fait divers qui s'était déroulé vingt ans auparavant, Arturo Ripstein avait réalisé un film, *Le Château de la pureté*, où un père fanatique tient prisonniers sa femme et ses enfants dans une maison totalement fermée au monde, pensant que, maintenus en quelque sorte en quarantaine, ils seraient à l'abri des souillures du dehors et conserveraient intacte leur pureté originelle. Sa progéniture a ainsi grandi sans rien connaître de la vie à l'extérieur. Josef Fritzl, le personnage de Régis Jauffret dans *Claustria*, n'est pas sans ressemblance avec ce géolier soucieux du bonheur de sa famille. Persuadé d'être un « brave type » et d'agir en père aimant, Fritzl, un habitant d'Amstetten, « un trou gris de Basse-Autriche », a séquestré pendant vingt-quatre ans sa fille dans une cave et lui a fait sept enfants. Son intention première était de la préserver des perversions et des dangers de la drogue. En chef de clan, il tyrannise son entourage, est la terreur des pensionnaires de bordels, brutalise sa femme, à qui il fait croire, après avoir enchaîné leur fille dans les sous-sols, que celle-ci est partie rejoindre une secte.

Josef Fritzl a réellement existé, la presse internationale a raconté par le menu le calvaire de sa fille, découvert en 2008. Quand un écrivain s'empare d'un fait divers pour en faire la matière d'une œuvre de fiction, il est souvent soupçonné de flatter le voyeurisme de ses lecteurs, avides de détails sordides, d'être fasciné par ce qui est malsain et morbide, ou de se contenter d'une photographie de la réalité, sans livrer en creux une réflexion qui permettrait de prendre des distances par rapport aux cauchemardesques événements relatés, et de tirer un de ces enseignements propres à nous donner bonne conscience : mis dans la position inconfortable du spectateur frémissant d'horreur, nous nous répétons que ce quelque chose d'humain en nous nous empêcherait de nous ravalier au rang de la bête et que nous n'avons aucune de ces pulsions qui ont perdu des tueurs en série ou des violeurs.

En nous plongeant dans l'enfer d'une jeune femme terrorisée et martyrisée pendant plus de deux décennies par son père, un homme banal, préoccupé surtout par l'avenir de ses investissements financiers, d'après les psychiatres, Régis Jauffret est parvenu à éviter l'écueil de faire appel uniquement à une suspecte empathie, il est avant tout un romancier qui s'est toujours abstenu d'être moralisateur et nous a dévoilé ce qu'il y a de plus obscur en chacun, que ce soit la folie douce ou la violence la plus meurtrière. Il met en lumière ce qui demeure dans l'ombre, il déploie toutes les ressources de son imagination pour, dit-il dans le préambule de *Sévère*, triturer le réel, l'étirer jusqu'à la rupture, le falsifier même s'il le faut.

Dans quelques années, quand l'histoire de la longue captivité dans la cave



ALINE BUREAU

n'apparaîtrait plus que comme une histoire « éculée » dont les personnages sembleraient avec le temps « aussi fantasmagiques que ceux d'un conte de Grimm », il resterait le roman de Régis Jauffret, qui a reconstitué bribe par bribe le quotidien de celle qu'il renomme Angelika, pleine d'angoisse quand son père n'apporte pas de vivres, déchirée quand il lui enlève certains de ses enfants pour les emmener auprès de leur grand-mère, en lui disant qu'il l'a trouvée devant leur porte, presque reconnaissante quand il fait montre d'un peu de gentillesse, folle d'inquiétude quand l'un de ses fils tombe malade, n'ayant que la télévision com-

**Il nous a dévoilé ce qu'il y a de plus obscur en chacun, la folie douce ou la violence la plus meurtrière**

me lien avec le monde « d'en haut », consignait dans son journal les sévices qu'elle subit, les punitions que son tortionnaire lui inflige en coupant l'eau et l'électricité, saisie par la peur de se faner et d'être répudiée, « abandonnée dans ce trou comme une de ces favorites en disgrâce que les sultans laissaient crever au fond de leur tombeau ».

Lorsque l'affaire éclate au grand jour, les locataires de Fritzl prétendent n'avoir jamais entendu les cris montant de l'« infernal terrier », et personne, de l'avocat assoiffé de gloire au policier désireux de négocier avec les médias

pour vendre au prix fort les informations qu'il détient, ne recule devant la possibilité d'exploiter à son profit ce crime inédit dans les annales judiciaires et qui laisse les législateurs confondus, ne sachant pas quel décret invoquer pour condamner le coupable. Fritzl, satisfait de devenir une vedette et ayant toujours une vision idyllique du souterrain, où il a poussé la bonté jusqu'à apporter un oiseau en cage pour qu'il distraie ce petit peuple d'en bas, ne voit pas d'inconvénient à ce que son défenseur le présente comme un « père original » et soutienne devant des journalistes que, en Autriche, l'inceste est une peccadille, que les filles sont parfois les séductrices de leur père. Libérée, Angelika elle-même cherche à tirer des dividendes de son séjour dans la cave. Un « sinistre tourisme » se développe autour de la région, au point que Fritzl envisage de mettre aux enchères des nuitées dans sa maison.

Régis Jauffret a mené de longues investigations, interrogeant des témoins qui se dérobaient, visitant les lieux qui ont été le théâtre de ce drame dantesque, mais il fait avant tout œuvre de romancier, sans avoir la complaisance de celui qui se délecte à conter l'innommable. Il décrit les faits avec la précision d'un enquêteur expert à sonder ce qui se dissimule sous les apparences, la froideur d'un anatomiste des relations entre un bourreau et sa victime, et le talent d'un écrivain qui ne cède pas à la tentation de s'ériger en juge. ■

CLAUSTRIA, de Régis Jauffret, Seuil, 544 p., 21,90 € (en librairie le 12 janvier).

2/3

Dossier faits divers  
► **Parcours**  
Jauffret, du conteur à l'enquêteur  
► **Traversée**  
Histoires vraies, lectures coupables

4

► **Littérature française**  
Claire Castillon et son héroïne fêlée



5

► **Littérature étrangère**  
Le roman déjanté de Thomas McGuane

6

► **Histoire d'un livre**  
*La Traversée de la France à la nage*, de Pierre Patrolin



7

► **Essais**  
Pierre Bourdieu dissèque l'Etat. Leçons posthumes



8

► **Le feuilleton**  
Eric Chevillard danse avec Lutz Bassmann, alias Antoine Volodine

10

► **Rencontre**  
David Lodge, l'anti-H. G. Wells

PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

### Vœu d'insolence

En ces premiers jours de l'année paraît un premier roman à savourer comme une friandise, et dont le titre même sonne comme une bonne résolution : *Rester sage* (Alma, 118 p., 13,80 €). Titre puissamment ironique, en réalité, puisque ce texte raconte une existence qui aurait pu inspirer une « micro-fiction » façon Régis Jauffret. C'est aussi une histoire de claustration familiale et de cruauté sociale : celle d'un bon gars que sa mère enferma avec elle dans l'obscurité, quand il était adolescent, pour faire croire aux voisins que le foyer avait les moyens de partir en vacances ; celle d'un petit employé qui avait fini par se faire une place au soleil, à force d'abnégation, et qui se retrouve soudain, un marteau à la main et une idée derrière la tête, devant le domicile du patron qui vient de détruire sa vie.

Au premier abord, donc, le bref roman d'Arnaud Dudek aurait pu s'inscrire dans le dossier que nous consacrons aux relations entre fait divers et littérature. Mais, à y regarder de plus près, ce texte relève davantage du conte générationnel et politique que de l'enquête littéraire. Un conte rédigé par un jeune homme de 32 ans qui pose un regard narquois sur notre société et son acharnement à ôter le goût d'exister, à briser l'esprit d'enfance. En ce début d'année, il nous adresse un vœu de jeunesse pérenne : « *Moi je consens à vieillir mais j'essaie de lutter. A ma manière. L'émerveillement est ma bouffée d'oxygène. Vieillir, oui, mais en laissant fondre des bonbons sous ma langue. (...) Demain, après-demain, l'année prochaine, la sénescence remplira ses poches de petits-fours en piratant le code de ma Visa. Mais cela n'aura aucune importance. Parce que mes yeux pétilleront sous un ciel zébré de feux d'artifice. Parce que mes papilles danseront avec un bœuf bourguignon cuisiné à la perfection. Parce qu'une phrase sonnera tellement juste, page quatre-vingt-deux. Parce que mille petites choses m'enchanteront encore.* » Avec un grand sens de l'humour et du jeu, Arnaud Dudek lance un salut fraternel aux âmes timides. Il leur dit ceci : pour vous sentir vivantes, fuyez la soumission ! Soyez vraiment sages, tenez bon sur votre désir. ■

9 ► **Reportage**  
24 heures avec le poète Tomas Tranströmer, Prix Nobel de littérature 2011



Longtemps auteur de pures fictions, aussi folles que fielleuses, Régis Jauffret frotte depuis quelques années son imaginaire au monde. Tendances confirmées avec « *Claustria* »

## L'éprouvante descente dans le réel

### PARCOURS

**C**laustria est un livre que son auteur assure avoir longtemps porté : « Depuis la lecture de *De sang-froid* de Truman Capote, à 25 ans, j'ai toujours eu l'idée d'écrire un livre sur une affaire réelle, de mêler le travail d'enquêteur à celui du romancier », dit-il aujourd'hui. A suivre Régis Jauffret, pourtant, nul n'aurait parié sur son attirance pour la « non-fiction novel », le « romanquête » inventé par Capote, tant ses livres ont semblé pousser sur le seul terreau d'une imagination fertile, sans aucun besoin de tuteur. L'écrivain n'aime pas se pencher sur son travail passé, ni, d'ailleurs, « théoriser » sur son œuvre (« quand on écrit, on ne pense pas beaucoup », prétend-il), mais il admet avoir « passé tout ce temps dans l'imaginaire » comme « en réaction à tout ce qui pouvait s'écrire trop près du réel ».

Régis Jauffret s'est attiré une réputation de psychopathe avec sa manie de torturer ses personnages, de leur infliger les pires sévices ou de leur en faire infliger à autrui, avec une ironie glaciale qui finit par rendre hilarant ce panorama de souffrances et d'ignominies. Ainsi, l'orpheline de *Seule au milieu d'elle* (Denoël, 1985), vampirisée par une société voyeuriste, les veuves égarées de *Cet extrême amour* (Denoël, 1986) et de *Stricte intimité* (Juliard, 1996), la femme prisonnière de l'esclavage conjugal de *Sur un tableau noir* (Gallimard, 1993), ou encore le violeur épris et sans remords de *Histoire d'amour* (Verticales, 1998) contribuent-ils à forger son aura d'auteur aussi cinglé que brillant. En 1999, *Clémence Picot* (Verticales) constitue une sorte de condensé de son univers génialement détraqué, en offrant une plongée dans l'esprit d'une infirmière trentenaire, vierge et infanticide, qui étale sa folie à la première personne.

L'emploi du « je » est une des caractéristiques de la fiction façon Jauffret, mais sur-



Régis Jauffret.  
THIBAUT STIPAL/OPALE  
POUR « LE MONDE »

tout pas la preuve que ses livres s'inspirent de lui : le sous-titre « roman » qui accompagne le livre intitulé *Autobiographie* (Verticales, 2000), confession d'un maquereau affreux, sale et méchant, vaut manifeste en faveur de l'invention. Pour que celle-ci se déploie et prospère dans ses textes, l'écrivain recourt souvent à un autre procédé : l'usage du conditionnel. Régis Jauffret assure ne pas avoir eu conscience de ce « truc » avant que la criti-

que ne le souligne, mais il apparaît chez lui dès *Sur un tableau noir* et culmine dans *Promenade* (Verticales, 2001), errance d'une femme hallucinée, ballottée par l'existence, qui imagine les directions que pourrait prendre sa vie.

« Ouvrez-moi les veines, en sortiront des fictions, des destins, toutes ces vies qui se déroulent en parallèle autour de nous du fait que quelqu'un les a imaginées », écrit-il en préambule des *Jeux de plage* (Verti-

cales, 2002). Cette impression d'un jaillissement est très exactement celle que donne *Univers Univers* (Verticales, Prix Décembre 2003), tour de force de 600 pages où, le temps que cuise son gigot, une femme imagine toutes les identités qu'elle pourrait adopter, tous les possibles de son existence. Ecrivain de la folie, de la dérégulation et des soliloques, entretenant un rapport joyeusement fielleux au monde, Régis Jauffret démontre encore la prolixité de son imaginaire avec *Microfictions* (Gallimard, 2007), où se succèdent cinq cents histoires échevelées. Comme un époustoufflant numéro de pyrotechnie, avant de passer à autre chose.

### Rappel à l'ordre

En 2008, *Lacrimosa* (Gallimard) constitue un tournant, l'irruption du vécu dans son œuvre. L'écrivain ne dissimule pas l'inspiration autobiographique de ce roman déchirant, échange de lettres avec une morte qui fut sa compagne. S'il commence par y faire du Jauffret pur jus, et raconte le suicide de Charlotte comme s'il s'agissait d'une nouvelle microfession, avec un incroyable humour noir, la défunte le rappelle à l'ordre et évoque « ces dégradantes histoires où tu aimes à ridiculiser les pauvres gens tombés sous la coupe de ton cerveau démantibulé ». Ce tombeau littéraire pour une femme aimée trop tard ressemble à un adieu au Jauffret première manière.

La parution de *Sévère* (Seuil, 2010), inspiré par la mort du banquier Edouard Stern, semble confirmer cette inflexion, cette volonté d'aller vers le réel. Régis Jauffret se défend d'être un passionné de faits divers, même s'il a dirigé, pour des raisons alimentaires, la revue spécialisée *Dossiers criminels*. Il assure être venu à cette histoire « par hasard », parce que *Le Nouvel Observateur* l'a envoyé suivre le procès de la maîtresse meurtrière. Mais il avait déjà en projet l'écriture de *Claustria*, né sitôt l'affaire Fritzl connue : « La correspondance entre le mythe de la caverne de Platon et la situation de ces enfants grandis dans une cave avec la télévision m'a frappé. » Pensant tenir là son *De sang-froid*, il est parti enquêter, avant de se lancer dans l'écriture. « Je voulais marcher sur les traces de Capote, et je me suis révélé incapable de m'en tenir au factuel, d'écrire sans recréer. » A partir de ce qu'il avait recueilli au cours de son enquête, il a imaginé ce qu'ont pu être les vingt-quatre années de détention d'Elizabeth Fritzl (rebaptisée Angelika) et de ses enfants, et ce fut, dit-il, « extrêmement éprouvant ». Là gît sans doute la différence entre l'écrivain qui se délectait à inventer des histoires abominables et celui qui découvre que le réel peut être bien plus cruel et monstrueux qu'un roman de Régis Jauffret. ■ R. L.

### Keskili?

RÉGIS JAUFFRET

#### Un premier souvenir de lecture ?

La Faute de l'abbé Mouret, d'Emile Zola (Folio), à 14 ans.

#### Le chef-d'œuvre inconnu que vous portez aux nues ?

Pas d'idée, je suis un lecteur assez classique, pas du tout chineur de bouquinistes.

#### Le chef-d'œuvre officiel qui vous tombe des mains ?

Le Rivage des Syrtes, de Julien Gracq (José Corti).

#### L'écrivain avec lequel vous aimeriez passer une soirée ?

Kafka. Il était drôle et marchait sur les mains.

#### Celui que vous aimez lire mais ne voudriez pas rencontrer ?

Proust.

#### Un livre récent que vous avez envie de lire ?

Le dernier Sollers, L'Éclaircie (Gallimard).

#### Le livre qui vous a fait rater votre station ?

Dernièrement, Kampuchéa, de Patrick Deville (Seuil, 2011).

#### Celui dont vous voudriez être le héros ?

Les Trois Mousquetaires, évidemment.

#### Celui qui vous réconcilie avec l'existence ?

Celui que je suis en train d'écrire. Chaque page écrite donne l'impression d'avancer.

#### Celui que vous avez envie d'offrir à tout le monde ?

Je préfère offrir du champagne.

#### Celui qui vous fait rire ?

La plupart du temps, après avoir lu un livre soi-disant drôle, j'ai envie de dire :

« Achète-moi plutôt un kilo de chatouilles. » Ah si, en fait j'ai beaucoup ri en lisant la pièce de Courteline Les Boulingrin (in Théâtre en « GF » par exemple).

#### Celui dont vous aimeriez écrire la suite ?

Aucun.

#### L'auteur que vous aimeriez pouvoir lire dans sa langue ?

Pouchkine.

#### Le livre que vous voudriez avoir lu avant de mourir ?

Aucun. Je me fous complètement de n'avoir pas lu. La mort, c'est compliqué, il me semble. Ce n'est pas une bibliothèque qui nous sauvera.

#### Votre endroit préféré pour lire ?

Je ne sais pas. En fait, lire ne me passionne plus. Je préfère écrire. Je ne m'ennuie jamais en écrivant. C'est toujours exaltant. Je me dis aussi que j'accomplis une sorte de travail. Que je ne mène pas une vie de parasite.

### Extrait

« Elle avait essayé de compter les jours depuis sa descente dans la cave. Mais les premiers temps, elle était enchaînée et sans aucun moyen d'écrire. Elle avait essayé de tracer des croix sur le sol dans l'obscurité, le sol était trop dur. Elle avait voulu graver les croix dans sa mémoire, les imaginer par paquets de sept, de trente, de

trente et un. Elle comptait un jour nouveau à chaque réveil.

Mais ses nuits étaient longues. Son organisme faisait tout son possible pour la soulager. Quand Fritzl ne la réveillait pas d'un viol, elle dormait souvent vingt-quatre heures d'affilée, quarante-huit, soixante, elle ne se souvenait même pas s'être levée comme

une somnambule pour se traîner jusqu'au siège des toilettes, ou laper au robinet l'eau du lavabo pendant son interminable somme. De toute façon, régulièrement, les croix s'effaçaient, comme un souvenir dont on n'a pas l'usage. »

CLAUSTRIA, PAGE 361

## Les noces renouvelées du fait divers et de la littérature

Les romanciers utilisent des histoires vraies depuis toujours. Mais ils les abordent aujourd'hui bien plus frontalement

### ÉCLAIRAGE

MARTINE  
BOYER-WEINMANN  
maître de conférences  
en littérature contemporaine

**U**n échangeur entre le familial et le remarquable : c'est par un dynamisme que Michel Foucault définissait le fait divers, cette notion si fuyante, à laquelle Roland Barthes prêtait quant à lui un pouvoir d'appel paradoxal pour la littérature. Si, comme le suggère le critique, le fait divers ne commence d'exister « que là où le monde cesse d'être nommé », il incombe aux écrivains de s'installer dans ce vertige. Quelle place à tenir au bord de ce trouble qui risque à chaque instant de dérober la parole sous l'insignifiance ou l'obs-

cène ? Cette délicate transaction a historiquement déterminé la relation passionnelle entre littérature et fait divers.

#### Potentialités romanesques

Passion historique s'il en est, indissociable de l'essor de la presse. Mais aux lecteurs de *Madame Bovary* et du *Rouge et le Noir* peu importait sans doute, pour qualifier esthétiquement ces œuvres, de connaître le détail, voire l'existence des affaires Delamare, Lafargue et Berthet, faits divers criminels divulgués par les « canards » d'époque qui servirent de prétextes à la mise en fiction : le roman du XIX<sup>e</sup> siècle, tout en puisant dans les potentialités romanesques du fait divers pour asseoir son ancrage réaliste, se voulait d'abord... du roman, l'effacement de l'anecdote sous la composition de l'intrigue allant même jusqu'à garantir le degré d'élaboration du texte, et donc sa valeur littéraire.

Il en va tout autrement au XX<sup>e</sup> siècle, et de façon spectaculaire dans les récits contemporains inspirés de faits divers. Occupant désormais un canton prospère de notre cartographie littéraire, ces textes exhibent volontiers la dette de leur origine tout en affichant de plus en plus leur statut de fiction critique.

Plus qu'aux œuvres de Genet ou Duras qui sont marquées par le déterminisme tragique, la présence d'un fatum, c'est à une autre lignée, venue de Gide et remodelée par le « roman vrai » à la Truman Capote, que les auteurs contemporains semblent le plus redevables. L'acuité d'un Gide, d'un Jouhandeau, d'un Giono à percer les ténèbres de la psyché humaine, à critiquer la dramaturgie de la justice dans son interaction avec la société, fait d'œuvres aussi différentes que *La Séquestrée de Poitiers* (1930), *Notes sur l'affaire Dominici* (1955) et *Trois crimes*

*rituels* (1962, histoire du curé d'Urruffe) des formes d'enquête qui replacent explicitement le fait divers au centre de la matière narrative. Cette réappropriation du réel banal ou monstrueux par les écrivains questionne alors frontalement leur position éthique à l'égard des faits narrés, et leur légitimité à en faire littérature.

La littérature d'aujourd'hui retrouve ainsi, en l'amplifiant, cette réquisition de l'écriture par le dehors social et les territoires de l'informe, de la déviance, de la perturbation causale, fécondés par les travaux des sciences sociales et la philosophie (Foucault, Bourdieu, Maffesoli). Cette vocation transitive du récit contemporain constitue en effet le lien entre des auteurs comme François Bon (*Un fait divers*, Minuit, 1994 ; *C'était toute une vie*, Verdier, 1995), Emmanuel Carrère (*L'Adversaire*, POL, 2000 ; *Un roman russe*, POL, 2007), Marc Weitzmann (*Mariage*

*mixte*, Stock, 2000), Laurent Mauvignier (*Dans la foule*, Minuit, 2006), Jean-Yves Cendrey, Régis Jauffret, attentifs aux singularités les plus intimes des sujets. Et sans doute faut-il associer à ce réancrage qui affecte les genres narratifs un mouvement synchrone observable sur la scène théâtrale chez Michel Vinaver (*L'Ordinaire*, 1983) et Bernard-Marie Koltès (*Roberto Zucco*, 1988).

#### Questions gênantes

La figuration du fait divers est donc arrimée à la façon dont les auteurs se positionnent par rapport à leur récit. Qu'ils adoptent un dispositif polyphonique (Bon) ou résolument métacritique (Carrère), l'essentiel est de situer la parole jusqu'à soulever les questions les plus gênantes, comme les parallélismes entre le romancier Carrère et son personnage mystificateur. Ainsi, dans *L'Adversaire*, le défi du romancier s'exprime sans

ambages à travers l'interlocution directe : « *Mon problème (...) est de trouver ma place face à votre histoire.* » Avec *Un roman russe*, un fait divers (réel) s'invite au cœur d'une narration qui ne l'avait pas initialement prévu et réoriente l'enquête autobiographique vers une investigation policière. La mise en miroir du récit et du documentaire issu de cette expérience (*Retour à Kotelnitch*, 2003) aiguise encore la tension de la relation (méta) critique entre formes narratives et fait divers.

Réinscription de la fiction dans l'imaginaire social et renouveau des formes d'énonciation : une caractéristique transnationale des noces du fait divers et de la littérature, comme en témoigne le choix de la romancière italienne Rosetta Loy de monter en conte cruel, dans *Cœurs brisés* (Mercure de France, 2010), trois faits divers emblématiques de la violence ordinaire dans le Piémont des années 2000. ■

## De bons voisins

(Acts of Violence), de **Ryan David Jahn**, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Simon Baril, Actes Sud, « Actes noirs », 256 p., 21 €.

Ce pourrait être l'équivalent littéraire d'une série télévisée en temps réel : ce roman polyphonique déroule trois heures d'une nuit de 1964. Alors que Kat Marino est agressée au pied de son immeuble, une dizaine de voisins sont éveillés, mais aucun n'appelle les secours. La lutte de Kat pour sa survie alterne avec les histoires de chacun.

## On ne tue pas les gens

d'**Alain Defossé**, Flammarion, 144 p., 15 €.

Le 19 juillet 1999, Alain Defossé a passé la soirée dans un bar. Peu après son départ, le patron, un ami, a tué une femme. Defossé n'a jamais été interrogé par la police. Il a conservé cette histoire comme « un poids de chagrin sur la poitrine ». Après avoir vu une émission revenant sur ce meurtre, il se décide à écrire ce récit, à l'intersection du témoignage, de l'autoportrait sans fard et du tableau d'une province française.



## Belle famille

d'**Arthur Dreyfus**, Gallimard, 244 p., 17,65 €.

Le titre est une grimaçante antiphrase : dans la « belle famille » Macand, le père et la mère, médecins normands, s'ignorent, l'aîné et le benjamin snobent le cadet, Madec, quand ils ne tentent pas de le noyer. Lors de vacances en Italie, cet enfant solitaire tombe et se tue ; sa mère dissimule son corps et prétend que son fils a été enlevé. Le tragique accident domestique vire au fait divers mondial et le roman, à l'audacieux jeu de massacre.

Trois romans s'éloignent du face-à-face entre victime et assassin. Ils s'intéressent aux autres : ceux qui voient mais ne font rien, ceux qui détournent le regard et ceux qui profitent du crime. Dont le lecteur ?

## Lectures coupables

RAPHAËLLE LEYRIS

**A** 3 h 15 du matin, le 13 mars 1964, une jeune femme est agressée au bas de son immeuble du Queens, à New York, alors qu'elle rentre du travail. Une heure plus tard, Kitty Genovese meurt dans l'ambulance qui l'emmène à l'hôpital. Elle a reçu dix-sept coups de couteau. Ce meurtre pourrait n'être qu'une histoire banalement atroce – un entrefilet au bas d'une page de journal. Mais un enquêteur du *New York Times*, étonné que les secours aient été prévenus si tard, interroge les policiers, les riverains... Deux semaines après, son article titré « Trente-huit personnes ont été témoins du crime et n'ont pas appelé la police » sidère l'Amérique. Bientôt, le « syndrome Kitty Genovese » entre dans les manuels de psychologie, pour désigner ce phénomène : face à une situation d'urgence, la

## Plus on s'identifie aux personnages, plus on s'enfonce dans le malaise

responsabilité se dilue en fonction du nombre de témoins ; plus ils sont nombreux, moins ils sont susceptibles d'intervenir. L'histoire marque la conscience collective américaine – et au-delà –, et inspire chansons, séries télévisées, BD, romans, dont, récemment, *Est-ce ainsi que les femmes meurent ?*, de Didier Decoin (Grasset, 2009).

Si un fait divers comme l'affaire Fritzl fascine parce qu'il est impensable, parce qu'il défie l'imagination, et ouvre ainsi toutes grandes les portes à la littérature (*lire pages précédentes*), le cas Kitty Genovese est de ceux qui interrogent directement l'humanité la plus commune, sans qu'elle puisse se cacher derrière la monstruosité des autres. Il confronte les « braves gens » – nous tous – à eux-mêmes, et à leur peu glorieuse nature. C'est ce qui fait d'eux une source d'inspiration pour écrivains, comme en attestent plusieurs romans récents, tirés de faits divers réels. Ils invitent moins le lecteur à s'émouvoir au côté de la victime ou à frissonner face à son bourreau qu'à se questionner sur la place des témoins, ceux qui assistent à un crime, ou qui n'étaient pas loin. Et, au-delà, à ce qui nous attire dans des romans comme ceux-ci...

Né quinze ans après la mort de Kitty Genovese, l'Américain Ryan David Jahn a ainsi choisi de se coller à l'histoire de celle-ci pour *De bons voisins*, son premier roman. Il lui emprunte de manière évidente sa trame mais refuse de jouer à la reconstitution, en prenant ses distances : il modifie le nom de la victime, qui devient Kat Marino, ainsi que celui du tueur, et place sa focale tour à tour sur des voisins dont il a librement imaginé l'identité et la situation. Il y a le jeune garçon dont la mère se meurt, des couples en crise, un homme qui découvre son homosexualité, un autre confronté au racisme... L'auteur a chargé la barque de ses personnages (on compte aussi un policier

ripou et un ambulancier vengeur) mais leurs histoires croisées fonctionnent grâce à la proximité du lecteur avec chacun, instaurée par la narration polyphonique, qui limite l'effet d'accumulation. Ces hommes et ces femmes sont absorbés par leurs problèmes. Ils ont leurs raisons pour ne pas décrocher leur téléphone – y compris celle de ne pas vouloir encombrer les lignes. Mais elles s'effondrent face au récit précis, brutal, de l'agression de Kat. Ryan David Jahn nous ramène régulièrement auprès d'elle. Il ne nous épargne rien de son calvaire, de ses souffrances mêlées à l'espoir de voir arriver quelqu'un, de son désarroi devant les lumières aux fenêtres... Si cette pente ultraréaliste rend certaines pages difficiles à lire, elle donne une extraordinaire sensation du temps qui passe, et place le lecteur dans une situation inconfortable. Il souffre avec la victime, et comprend tout de même les voisins qui tentent de se dépêtrer du marasme de leurs propres vies. Ceux de Kitty Genovese étaient probablement moins intéressants, moins déclencheurs d'empathie que ceux-ci, et c'est en cela que le choix de la fiction se justifie : plus on s'identifie aux personnages, plus on s'enfonce dans le malaise, incapable de répondre « oui » avec certitude à la question sous-jacente que pose une affaire de ce type : « Et moi, serais-je intervenu ? »

L'appropriation d'un fait divers par un écrivain a un sens quand elle provoque ce genre d'effet retors. Alain Defossé place, lui, le lecteur dans une position complexe en faisant le récit vrai d'une soirée qui s'est soldée, quelques heures après son départ, par un meurtre. Pendant dix ans, ce traducteur et écrivain a tu l'histoire. Et puis un reportage télévisé revenant sur cette affaire a déclenché son besoin d'écrire. Dans ce livre envoûtant à la mélancolie lourde, il n'essaie pas de raconter le meurtre, dont il ne sait rien. Il retrace le contexte. L'atmosphère de violence sourde qui règne à Chateaubriant, ville bretonne ; les incidents qui ont émaillé la soirée du 19 juillet 1999 ; la proximité silencieuse entre Didier, le tenancier du bar La Louisiane, futur assassin, et lui-même ; le moment où il a décidé de quitter le bistrot, laissant entre eux les protagonistes du drame à venir. Il écrit ce texte pour expier sa culpabilité de n'être pas resté, malgré l'insistance de son ami. « Pour montrer ma face grise, donner à voir les limites de la confiance



Un fait divers authentique reconstitué par la photographe Delphine Balley : « Ce Berlinois ayant la coupable manie de découper des nattes blondes de jeunes filles, sa mère décida de l'expédier en Argentine, pays de brunes. » (extrait de presse)

que l'on peut avoir en moi. Même si je me trompe. Même si cela n'aurait rien changé. » Un peu comme les voisins de Kitty Genovese ont entendu ses cris sans intervenir, il a perçu confusément des signes annonciateurs d'un basculement, et choisi de ne pas s'attarder dessus. Pour l'émission de télévision d'où est parti ce récit, l'affaire se résume ainsi : « Tallineau, l'homme aux deux visages ». Pour Alain Defossé, ce sont ses propres failles qui s'y sont révélées, quand bien même il n'a tué personne.

Dans un registre moins tragique, Arthur Dreyfus s'attelle, avec *Belle famille*, à raconter ce qu'un fait divers dévoile de la société où il se produit en s'emparant d'une histoire récente et retentissante, celle de Maddie McCann, petite Anglaise de 4 ans disparue de son lit, pendant un séjour au Portugal, alors que ses parents dinaient à quelques dizaines de mètres. Arthur Dreyfus prend bien sûr soin d'invoquer en préambule « les droits imprescriptibles de l'imagina-

tion » chers à Aragon et transpose l'histoire dans une famille française passant ses vacances en Italie. Il ne dissimule pourtant rien de son inspiration en appelant son personnage d'enfant Madec, par exemple. Mais il laisse de côté la dimension mystérieuse de la disparition : page 80, Madec meurt d'un stupide accident domestique et sa mère, trouvant son corps, décide de le faire disparaître. Le véritable sujet de l'auteur, avec cette histoire où nul n'est réellement coupable, c'est la manière dont naît un fait divers hypermédiatique. C'est la frénésie qui s'empare des journalistes, des politiciens, de tous ceux qui peuvent tirer profit d'une manière ou d'une autre d'une histoire comme celle-là. Emouvante, forcément émouvante, puisqu'il s'agit de la disparition d'un enfant. La distance qu'introduit la fiction par rapport aux faits réels tels qu'ils sont connus permet de prendre de la hauteur, de rejeter les larmes au profit de la réflexion. En puisant aux sources d'un cas aussi sensible pour livrer un roman grinçant et souvent drôle, le jeune Arthur Dreyfus, 24 ans, fait un pari gonflé, et le remporte. La lecture de *Belle famille* pousse à s'interroger sur ce qui nous passionne tant dans la mise en récit de faits divers à sensations. Dans son bel essai *Un jour, le crime* (Gallimard, 2011), le psychanalyste et écrivain Jean-Bertrand Pontalis expliquait : le goût de ces histoires où se satisfont nos pulsions violentes rappelle notre nature de « criminels innocents ». ■

## Crime passionnel et braquage absurde

DEUX AUTRES ROMANS qui paraissent ces jours-ci reviennent sur des faits divers anciens.

*Une irrépressible et coupable passion*, de Ron Hansen (traduit de l'anglais américain par Vincent Hugon, Buchet Chastel, 350 p., 21 €) emprunte son titre kitsch à l'un des milliers d'articles que la presse des années 1920 consacra à l'assassinat par Ruth Snyder et son amant Judd Gray de l'odieux mari de madame. L'auteur y retrace l'histoire du couple illégitime, le lent processus, jalonné de rendez-vous torrides et de supplications répétées, par lequel Ruth a réussi à convaincre Judd de se débarrasser d'Albert, en simulant un cambriolage. Sans être indigne, ce livre au goût de déjà-lu pâtit de la comparaison avec les grandes œuvres inspirées de la même affaire, comme le roman (de James M. Cain) et le film (de Billy Wilder) *Assurance sur la mort*, les films *Le facteur sonne toujours deux fois* et *Les Amants diaboliques* de Visconti.

Plus intéressant, *Comme un frère*, de Stéphanie Polack (Stock, 224 p., 18 €, en librairie le 18 janvier) convoque la figure de Jacques Fesch, auteur, en 1954, à 24 ans, d'un braquage absurde à l'issue duquel il a tué un policier. Il a trouvé la foi en prison avant d'être guillotiné et de devenir pour l'Eglise catholique une figure de saint. La narratrice ne l'a pas connu, mais elle est sa nièce, grandie en se choisissant comme frère rêvé ce « garçon au visage long, aux yeux clairs, genre d'archange foudroyé », dont elle partage le goût des échappées belles. Pour qu'il cesse d'être un fantôme, pour tenter de lui rendre la complexité dont la légende l'a dépossédé, elle part sur ses traces. Hanté par le mythe d'Antigone, ce roman intense, dont l'écriture est faite d'embardees, est à la fois une quête intime, une plongée convaincante dans les années 1950, et le portrait à vif d'une femme qui tente de prendre le contrôle de sa vie. ■ R.L.

Claire Castillon s'inspire elle aussi (voir pages précédentes) d'un fait divers sanglant et entre dans une tête fêlée pour créer une langue

## Angoisses et tintinnabulements

VINCENT ROY

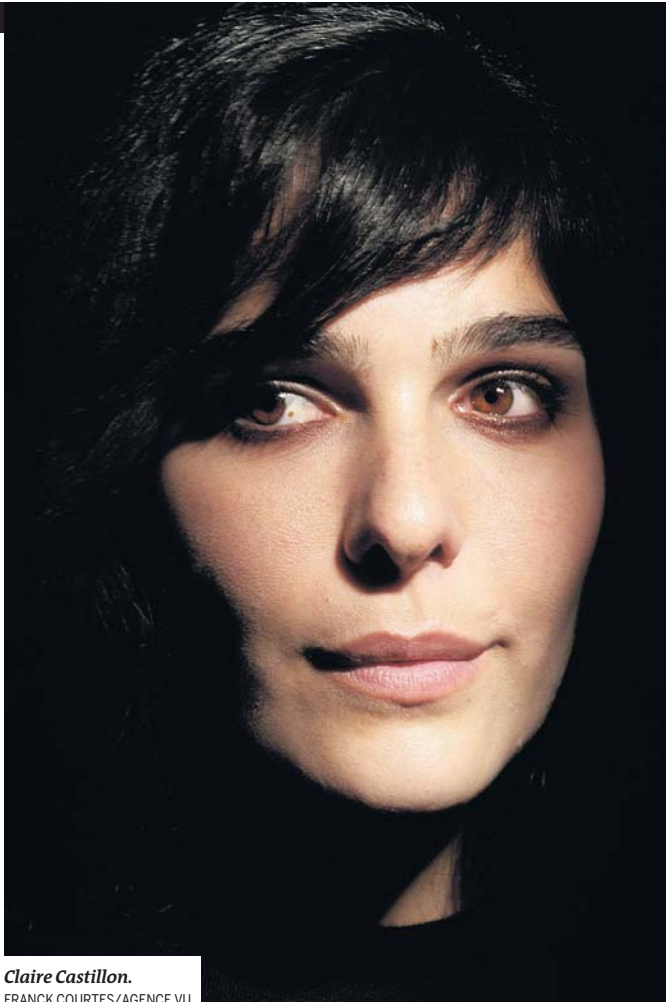
**A**mes sensibles, s'abstenir. La vie d'Evelyne bascule quand son père accroche la laisse de Lulu, son chiot adoré, à la boule de traction de sa voiture et le traîne sur des kilomètres, afin qu'il cesse d'aboyer. C'est le 1<sup>er</sup> mai, le jour de la fête du muguet, et des milliers de cloches « défont » le cerveau de la petite fille. Ce tintamarre, qu'elle entendra désormais, est une menace qui plane constamment. Une voix assourdissante lui parle, implacable : « Elle écrase ce que je pense ou elle pense à ma place, plus forte, plus directe. Moi, toute seule, je prendrais bien un chemin de traverse, et je pardonnerais aux cons. Même à mon père, je trouverais des excuses, on sait jamais les miracles possibles de sa propre humanité, mais ma voix, non, ma voix ne pardonne rien. »

Claire Castillon invente une langue pour donner la parole à son héroïne. Et pour lui donner corps. Pour donner voix à ses angoisses. C'est incontestablement son tour de force. *Les Merveilles* regorgent de trouvailles qui brillent comme la lumière noire de la narratrice, laquelle est à la fois victime et coupable.

Evelyne a maintenant 13 ans et plein de carillons dans sa tête, elle « sadise » son petit frère, méprise ses parents et notamment sa mère : « Dans sa pureté, je plante des couteaux et, avec le sang, je me brumise les rides du futur. » Quand les cloches viennent à sonner, c'est terrible : elles ne se calment que lorsque l'adolescente s'énervé.

Ne feignons pas la surprise : Claire Castillon nous a déjà accoutumés, avec un bonheur contrasté, à des situations extrêmes (*La Reine Claude*, Stock, 2002), à des satires cinglantes du couple, de la famille (*Les Bulles*, Fayard, 2010), et surtout à des héroïnes murées dans leurs obsessions, animales et monstrueuses (*Le Grenier*, Anne Carrière, 2000). A chaque livre, en somme, elle fait parler l'angoisse, donc le corps. Dans *Les Merveilles*, il crie. C'est de la légitime violence.

Cette fois, la romancière s'intéresse à un fait divers, l'affaire Liliane Paolone (2005) : une mère de famille cache à son mari ses activités d'escort-girl et tue, de dix-huit coups de couteau, un client tombé amoureux d'elle parce qu'elle craignait



Claire Castillon.  
FRANCK COURTES/AGENCE VU

(sans doute ?) que ce dernier révèle son métier à ses proches. Cette histoire sordide ne constitue que l'épilogue des *Merveilles*. Elle déclenche d'abord une fiction qui vise la singularité psychologique de la meurtrière,

### Son crime va jeter la narratrice dans une prison dont elle connaît, depuis l'enfance, les cachots

prison dont elle connaît, depuis l'enfance, les cachots : « C'est facile pour personne d'apprivoiser sa cellule. » L'enfermement est le thème central de ce roman puissant.

Très vite, Evelyne découvre, dans la sexualité, le moyen illusoire de « partir au bout du monde avec le champ de

### Extrait

« Le désir d'un homme, c'est pas méchant, ni compliqué. Faut pas que les femmes en veuillent à leurs hommes de s'arrêter aux putes, y a rien qui passe entre eux et nous, ils nous regardent pas. Le type vient se faire couper le désir comme il se fait raser chez le barbier. Faut comprendre, y a peu d'hommes qui sont capitaines d'un bateau vert et blanc, d'une élégance rare et plus fort que l'ébène par les trop mauvais temps, ils sont plutôt plombés par quelque chose de triste. »

LES MERVEILLES, PAGE 118

muguet ». Elle est dépuclée par un collage de travail de son père. Les hommes, comme elle dit, « ça va être un gros aspect de ma question » : « Ce sera le balcon, je poseraï les pieds dessus et des fois ça tiendra, des fois pas. » A 18 ans, alors qu'elle est renvoyée du lycée, elle danse dans un club de strip-tease, puis s'installe avec Luigi, un pizzeriaiole qui lui fera un enfant : « Luigi est terre à terre et quand je suis ciel à ciel, ça me raccorde. » Elle fait croire au père de sa fille qu'elle travaille dans une usine mais, à la vérité, elle est escort-girl. Quand ça « orgasme » autour d'elle, elle « n'a pas les cloches », juste les « clochettes ». C'est alors qu'elle rencontre Daniel, un client dont l'intelligence la subjugué avant qu'elle s'en lasse, fulminant justement contre ce « grand esprit » qui parle trop, beaucoup trop. Et qui s'accroche.

La suite, nous la connaissons, c'est le psychodrame, c'est-à-dire « quand y a l'ascenseur entre le cœur et la pensée, et que ça fabrique des angines de gorge ou des rhumes de tête à force de cogiter sur le sentiment. Quand le cerveau se noue et que les veines n'irriguent plus, faut amputer ; en général, on s'ampute des autres et ça revient, l'air, le sang, la fluidité ».

Ces confessions sont bouleversantes. Ajoutons encore qu'elles sont souvent douloureusement drôles. La merveille, c'est qu'on y croit ! ■

LES MERVEILLES,  
de Claire Castillon,  
Grasset, 236 p., 18 €.

## Retour à la case départ

Autour d'une existence dans l'impasse, Nicolas Fargues réussit un bel exercice de style

CHRISTINE ROUSSEAU

**D**epuis ses débuts avec *Le Tour du propriétaire* (POL, 2000), dont *La Ligne de courtoisie* semble suivre le tracé géographique, Nicolas Fargues oscille entre deux veines. L'une grave et mélancolique qui lui inspira ses plus beaux romans, tels l'émouvant *J'étais derrière toi* (POL, 2006) ou plus récemment le poignant *Tu verras* (POL, 2010). L'autre drôle et corrosive où, comme dans *Le Roman de l'été* (POL, 2009), il démontra un vrai talent dans le registre de la comédie de mœurs et la satire sociale. Pour ce neuvième livre, il semble cependant que Nicolas Fargues ait choisi de ne pas choisir entre ces deux veines, mais plutôt de les entrecroiser pour composer ce qui s'apparente moins à un roman qu'à un brillant exercice de style en forme de petit précis de solitude.

Car ce qui frappe d'emblée, c'est l'écriture quasi entomologique dont il use pour nous plonger au plus vif d'une conscience qui scrute, détaille, épingle faits, gestes, attitudes, objets ou marques. Son sens de l'observation allié à un souci du détail quasi névrotique informe plus que tout autre discours sur la personnalité de son narrateur et le regard acerbe que ce dernier porte sur ses contemporains autant que sur lui-même. Personnage sans identité définie, celui-ci est un précipité du héros farguien.

Sous des dehors courtois et affable se révèle un homme lâche, narcissique et amer face à une existence qui tourne désespérément à vide. En panne d'inspiration tant dans sa vie professionnelle – voilà près de trois ans que cet écrivain à succès n'a rien publié – que sentimentale – divorcé, ce père de deux enfants multiplie les conquêtes sans lendemain – le narrateur a donc décidé de quitter la France pour s'offrir un nouveau départ en Inde.

Avant cela, reste l'ultime épreuve des adieux à laquelle nous convie Nicolas Fargues qui décidément

excelle à dépeindre, à traits mordants, petits et grands travers de chacun. Lâcheté, égoïsme, individualisme, matérialisme et consumérisme... Tout y passe dans cette comédie des apparences et des faux-semblants. Notamment lors du dîner où le narrateur a invité son frère et sa compagne, sa voisine –

LA LIGNE DE COURTOISIE,  
de Nicolas Fargues,  
POL, 176 p., 15 €.

voisine – « partenaire occasionnelle de coït » – ainsi que sa fille et son fils – « prototype du petit con d'époque » – escorté de sa petite amie et de son linge à laver... Si notre homme avait encore quelques doutes sur son réel désir de partir, ceux-ci sont levés à l'issue de la soirée. « Un ultime dîner à mon appartement s'achevait, organisé au prétexte d'adieux qui dans le fond n'émouvaient personne. C'était cela, la famille : une somme de solitudes uniquement liées par des obligations de bouche. »

### Petit théâtre des vanités

Après cette première décevante, d'autres vont suivre, du côté de son père, d'abord, qui ne désespère pas qu'un jour son fils trouve

un vrai travail ou, à défaut, écrive enfin des livres plus divertissants donc plus vendeurs ; puis de son éditeur qui ne lui concède que quelques minutes, tout occupé qu'il est par le nouvel auteur vedette de la maison. A peine le rideau tombé sur ce petit théâtre des vanités, notre homme s'envole pour Pondichéry et sa colonie d'expatriés français que Nicolas Fargues se plaît une fois encore à croquer. Loin de trouver ce second souffle – existentiel et littéraire – qui lui faisait défaut, le narrateur va accumuler déboires hôteliers et déceptions sentimentales avant qu'une affaire fiscale ne le ramène en France.

Est-ce la perte d'inspiration de son personnage qui a contaminé le romancier ? Ou bien l'issue – inédite – du voyage qui, chez Fargues, a toujours été gage de rédemption ? Toujours est-il que si l'on s'amuse un temps des tribulations parisiennes – plus qu'indiennes – de ce personnage pusillanime et faussement détaché de tout, demeure une fois cette ligne de courtoisie franchie, un petit goût d'inachevé, malgré de belles prouesses stylistiques. ■

## Sans oublier

### Périlleux amour tardif

« Seul, je ne sais jouer de rien » : c'est peut-être cette phrase de Gide, dont il se souvient vers le milieu du roman, qui en dit le plus long sur la psychologie du narrateur de *Dormir avec ceux qu'on aime*. Il se nomme Gilles Leroy, comme l'auteur du livre. Comme lui – Prix Goncourt 2007 pour *Alabama Song* –, il a connu un succès tardif. Il ne boude pas son plaisir, certes, mais il est moins exalté qu'il ne l'aurait été vingt ans plus tôt et voit comme une contrainte la tournée internationale qu'impose cette reconnaissance. Pourtant, un soir d'hiver, à Bucarest, il rencontre Marian, 26 ans, libraire le jour et guitariste de rock la nuit. Qu'est-ce qu'avoir un coup de foudre à 48 ans ? Qu'est-ce qu'aimer cet homme si jeune ? Ce ne sont pas les seules questions que pose ce beau récit, qu'on peut aussi lire comme une interrogation sociale et politique.

Mais pour rester sur le registre de l'intime, on suit le narrateur dans les méandres de cet amour contrarié. Le groupe de rock de Marian a soudain du succès. Lui

aussi, alors, parcourt le monde. Ce ne sont plus que rencontres fugitives. La passion est-elle toujours malheureuse ? Éternelle question. Ou bien certaines personnes ne sont-elles pas douées pour le bonheur ? Pourtant, « renoncer à l'amour, disait le merveilleux Jankélévitch, c'est entrer dans le dur hiver ». ■

Josyane Savigneau

► *Dormir avec ceux qu'on aime*, de Gilles Leroy, Mercure de France, 192 p., 17 €.

### Un brusque réveil

On sait l'attachement de Frédéric Vitoux pour Céline, les impasses amoureuses, les chats et l'île Saint-Louis. Dans ce roman où tout se joue en quelques semaines de l'automne 2010 – celui des manifestations contre le projet de réforme des retraites dont la rumeur trouble à peine un territoire figé, en marge de la vie urbaine – chaque ingrédient joue son rôle, même discret. Guetté par la somnolence du lieu, cet « état dépourvu de tragique, sans illusion et donc sans espoir, (...) tiède état d'attente entre veille et sommeil, vie et mort, où tout se met en suspens », Charles Ballanche, avocat en quasi-retraite, est réveillé de ce « luxe de silence » par une série d'accidents : un col du fémur cassé, le harcèlement d'un éditeur indolent, un fiasco sentimental, des agressions mystérieuses, un meurtre, même. Variation sur le temps et la culture – « ce qui reste quand on s'est mis à l'abri de l'actualité », *Jours inquiets dans l'île Saint-Louis* a la grâce et l'éclat sourd des bijoux anciens. Précieux et grave. ■ Philippe-Jean Catinchi

► *Jours inquiets dans l'île Saint-Louis*, de Frédéric Vitoux, Fayard, 304 p., 19,50 €.

### La femme fantôme

Marc Chalgrin a perdu sa femme – au sens propre du terme. Quand il rentre un soir dans l'appartement qu'il partage avec Liv, celle-ci a disparu. Eva-nouie dans la nature. Une absence dont Chalgrin ne parvient pas à trouver le mobile. Au vrai, Liv a-t-elle jamais existé ? Marc n'a-t-il pas seulement rêvé cet amour qui le hante, le consume à petit feu ? « Je me sens coupable. Ce n'est pas normal, je n'ai rien à me reprocher, à part des rêves peut-être. » Il quitte son travail, s'isole avec ses fantômes.

Il est bientôt « décalé par rapport à la vie qui brasse,

la vie qui provoque les rencontres, et le désir ». Envoûté par le vide jusqu'au vertige, il enquête sur ses souvenirs, seules preuves tangibles de l'existence de Liv : il s'agit alors pour lui de la « ressusciter ». Avec *Notre nuit tombée*, Julie de la Patellière donne à lire un premier roman poétique sur la folie de l'amour. ■ V. R.

► *Notre nuit tombée*, de Julie de la Patellière, Denoël, 190 p., 17 €.

### Pages intimes

Ecrire avec sa musique intérieure : ça marche ou bien ça tombe des mains. Ce n'est pas que le premier livre de la comédienne Leonor Baldaque (vue plusieurs fois à l'écran sous l'œil du cinéaste Manoel de Oliveira) soit définitivement mauvais, mais il a manqué son objet. Ecrire comme Duras, ou n'importe quel écrivain qui parvient à mêler l'intelligence et le sensible, c'est rare et ne va pas forcément de soi. En lisant les pages intimes de Leonor Baldaque, on a l'impression que l'écrivain s'est déjà fait une idée de l'endroit où aller, avant même de se mettre à écrire. D'où l'absence de risque dans son expression et le peu de surprise en la lisant. S'il y a quelques phrases lumineuses qui auraient pu donner lieu à un vrai programme poétique (« Je vois le monde par particules, rien n'est trop loin ni trop grand »), son texte ne semble pas honorer cet impérieux besoin d'écrire. ■ Amaury da Cunha

► *Vita (la vie légère)*, de Leonor Baldaque, Gallimard, 112 p., 11,90 €.

Un médecin de campagne du Montana subit les cahots de l'existence.  
Un roman empathique de l'Américain Thomas McGuane

# La vie animale du Dr Pickett

NILS C. AHL

Des catastrophiques aventures du narrateur de ce roman, médecin et célibataire, on retiendra qu'elles tiennent autant à son intrigante immaturité qu'à son goût peu sûr en matière de femmes. Trois d'entre elles pour le perdre, Tessa, Clarice et Jocelyne. Une quatrième pour le sauver et qu'il ne remarque pas, Jinx, une collègue pédiatre. Une cinquième, dont le rôle est naturellement plus ambigu : sa mère, de qui il doit son étonnant prénom, Irving Berlin, en hommage au compositeur de *God Bless America* (Irving Berlin, 1888-1989).

Surnommé « Berl », le docteur Pickett, revenu dans son Montana natal pour exercer comme médecin de campagne, surprend par son comportement fantasque, suscite parfois la réprobation. Et même le courroux d'un notable local, avec l'épouse duquel il a fait « plus que flirter ». Après le suicide de Tessa, l'une de ses premières amours, on le soupçonne de négligence, voire d'euthanasie. Heureusement, personne ne sait qu'il a bel et bien « aidé » quelqu'un à se suicider, mais pas Tessa : Cody, le mari violent et l'assassin de l'une de ses patientes, Clarice.

De fil en aiguille, Berl s'enferme dans une attitude d'enfant buté et inconscient qui le pousse à agir au contraire de tout ce qu'il devrait faire pour se disculper et s'en sortir. Mis à pied par ses pairs, il caresse ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, rêve à des parties de chasse solitaires. Finalement, il ne trouve rien de mieux que de s'amouracher d'une pilote d'avion cynique et manipulatrice, Jocelyne, dont l'appareil s'écrase à proximité. Comme par hasard. Suivant une logique cauchemardesque, Berl va de Charybde en Scylla – et retour, *ad libitum*.

De cet engrenage frénétique du récit, le lecteur de l'œuvre de Thomas McGuane ne s'étonnera pas outre mesure. Né en 1939, très remarqué pour ses premiers textes au tournant des années 1960 et 1970 (dont deux sont opportunément réédités

en poche, *Le Club de chasse* et *Embuscade pour un piano*, dans la collection « Titres » de Christian Bourgois), l'écrivain américain est reconnu pour la virtuosité de ses compositions (apparemment) anarchiques. Ainsi que pour son talent à construire une histoire par anecdotes et (fausses) digressions successives. Auteur d'essais, de nouvelles, scénariste de cinéma, *Sur les jantes* est son dixième roman.

Par rapport aux précédents, force est de constater que celui-ci répond à une architecture à la fois plus complexe et plus lâche. Plus souple, devrait-on dire. Ne rechignant pas à la longueur, le récit s'attarde, prend son temps. D'un souvenir à une anecdote, il progresse sans en avoir l'air, avec pour seule boussole son personnage principal et narrateur, Berl Pickett,

## Auscultation, palpation, étreinte, chasse : même combat, même corps-à-corps

dont l'esprit aussi vif que candide saute du coq à l'âne. Sa mère lui dit avec ironie : « Ton âme ne date pas d'hier. On sent que tu viens de loin. »

Car le comportement de Berl tient en grande partie à sa nature primitive. Enfant presque idiot, chasseur et pêcheur, obsédé sexuel, il réagit d'abord et avant tout par instinct. Plus que médecin, ce

qu'il est, c'est « chaman » qu'il veut être. Adolescent, il naît véritablement au monde quand il s'enfonce dans les montagnes et les forêts du Montana. Il n'éprouve pas sa condition d'homme dans l'imbroglio sans fin des relations humaines (plutôt décevantes, de brèves étreintes en longues procédures judiciaires), mais en s'inscrivant, au sens propre, dans le paysage, dans le cours de la nature et de la vie animale. De sa vie animale.

Écrit à la première personne, *Sur les jantes* s'émancipe cependant de son personnage principal. Berl ne cesse d'observer et de « dévisager » ceux qui l'entourent. Le récit suit son regard, passe de l'un à l'autre. Mais sans saisir le secret des âmes, s'arrêtant le plus souvent aux corps : ainsi, se rendant au chevet d'une amie de ses parents, Gladys, le docteur Pickett ne prend que son stéthoscope. Certain de l'issue fatale, il veut écouter la vie qui bat encore. De même, si les sentiments de femmes qui l'attirent lui échappent en général, rarement leurs corps. Auscultation, palpation, étreinte, chasse : même combat, même corps-à-corps.

La grande habileté de ce livre est de jouer sur des distinctions et des genres romanesques classiques (le corps et l'esprit, le héros picaresque, l'idiot), tout en proposant une trame très contemporaine, très orale, très vraisemblable dans son économie de moyens. A cet égard, les scènes et les enchaînements les moins fermes du texte participent bel et bien d'une poétique réaliste, celle de la perception et de la mémoire parfois approximative de Berl Pickett.

Retardant l'explicite, procédant par allusions, raccourcis, allers-retours, la narration est cependant aussi erratique que précise. De manière significative, c'est d'ailleurs dans l'humour, le décalage réjouissant des registres et la délicatesse de la langue que le lecteur s'en rend compte au fil des pages. Hésitant volontairement entre premier et second degré, *Sur les jantes* se lit à son rythme, à condition d'épouser les ralentissements et les accélérations de son récit. Dans les meilleurs romans, on le sait, le dessin ne se révèle qu'à la toute fin. ■

■ **SUR LES JANTES** (*Driving on the Rim*), de Thomas McGuane, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marc Amfreville, Christian Bourgois, 496 p., 23 €.

## Extrait

« En vérité, l'ombre de tante Silbie continua de planer sur ma vie sexuelle jusqu'à très récemment, si tant est qu'elle ait jamais complètement disparu. Je me rappelle qu'elle expliquait la passion de nos ébats par notre proximité génétique. Je crois en tout cas qu'elle avait su instiller en moi une saine attitude face au sexe : elle pompait et je giclais. Tout cela au mépris de toute morale et de toute religion. Malheureusement, mes parents finirent par nous surprendre, et le fait qu'ils aient été les invités de tante Silbie dans son mobile home grand luxe ne les empêcha en rien de la jeter dehors aussi nue qu'Eve. Comme chacun sait, toute femme seule qui vit dans un mobile home possède une arme à feu et Silbie brandit la sienne en direction de mes parents. Puis, pour faire bon poids bonne mesure, elle nous chassa tous les trois. »

SUR LES JANTES, PAGE 39

# Une enfance moldave

A travers le récit d'une éducation bâlée, entre propagande stalinienne et échappées en forêt, ce beau roman est une ode aux « enfants soviétiques devenus grands »

CATHERINE SIMON

De la petite République de Moldavie, ex-confetti de l'empire soviétique et sœur siamoise de la province roumaine du même nom, on ne connaît en France que de rares écrits. Le violent poème *Km7* de la dramaturge Nicoleta Esinencu a été publié, l'an dernier, dans le recueil collectif *Odessa Transfer. Chroniques de la mer Noire* (Noir sur Blanc). Quelques romans en langue roumaine ont été traduits en français : *Je suis une vieille coco*, de Dan Lungu, *Chewing-gum*, de Lucian Teodorovici, ou *Pas question de Dracula*, de Florin Lazarescu (tous trois chez Jacqueline Chambon). Mais ces trois auteurs sont d'Iasi, ils sont des « Roumains de Roumanie »...

Savatie Bastovoi, lui, est né à Chisinau, la capitale de la Moldavie. *Les lapins ne meurent pas* est donc le premier roman moldave publié en français – le premier depuis l'indépendance (1991) de ce pays déshérité. On y trouve des lapins, bien sûr, mais aussi beaucoup de forêts et pas mal de Lénine. Le héros est un gamin de la campagne, un écolier des années 1980, époque où les gentils soldats de l'Armée rouge « fraternisent avec les gens simples d'Afghanistan », qui leur racontent « en fai-

sant des signes » l'inhumaine « cruauté du capitalisme », ce « corbeau noir » qui rêve d'écarteler la « colombe de la paix ».

Né en 1976, Savatie Bastovoi a connu cette époque. Son père, professeur de philosophie, lui a inculqué – non sans succès, dans un premier temps – ses propres convictions d'athée scientifique. Mais le futur écrivain, qui a fait une partie de ses études à Iasi et une autre à Timisoara, dans la Roumanie de Ceausescu, a probablement lu Cioran et, très certainement, Ionesco. Sa manière de restituer la propagande stalinienne, martelée dans les écoles tant moldaves que roumaines, n'est en rien dogmatique : elle relèverait plutôt de la poésie de l'absurde. Le titre du roman est d'ailleurs extrait d'un des dialogues, ubuesques et farfelus, entre le garde forestier Makarici et une figure imaginaire de Vladimir Ilitch (Lénine), les deux personnages se disputant avec véhémence au sujet des lapins et de leur nature présumée éternelle. C'est qu'on se bagarre sans cesse, dans ce livre. Contre sa propre conscience, le plus souvent.

Sasha, héros principal du récit, est un élève malheureux : à travers ses efforts maladroits (et vains) pour « bien faire » à l'école, se révèlent la brutalité et la grossière inattention à l'égard des enfants, dont font preuve les enseignants d'alors, effrayants gardes-chiourmes à la taloche facile. Bastovoi a lui-même souffert de l'ar-

bitraire des adultes quand il était lycéen : à la demande d'un enseignant, le jeune Stefan (il prendra plus tard le prénom de Savatie) a été interné dans un hôpital psychiatrique. Il a tiré de cette expérience un recueil de poèmes, « Un Valium pour Dieu » (non traduit), dont la publication lui apportera un début de notoriété. Le jeune héros de son roman, lui, sait à peine écrire.

Enfermé dans la pauvreté de sa langue, Sasha ne trouve de paix que dans la forêt. Il s'imagine que Dieu y a taillé, en douce, une échelle secrète pour monter au ciel. Mais ses rêves tournent court. Roman sombre,

■ **LES LAPINS NE MEURENT PAS** (*Iepurii nu mor*), de Savatie Bastovoi, traduit du roumain (Moldavie) par Laure Hinckel, Jacqueline Chambon, 300 p., 22 €.

*Les lapins ne meurent pas* est dédié aux « enfants soviétiques devenus grands ». Il diffuse pourtant une puissante lumière : celle d'une écriture formidablement charpentée et fine. En témoignent les courts passages, qui viennent s'incruster, telles des énigmes, dans le récit principal : une petite fille et son père marchent dans la campagne et, dans leurs yeux, on contemple « un large horizon de fleurs jaunes et orange, dont les feuilles descendaient jusqu'au sol, douces comme des bonbons ». Devenu prêtre en 2002, Savatie Bastovoi vit dans un monastère ; il dirige une maison d'édition et enseigne l'iconographie au séminaire de théologie de Chisinau. ■

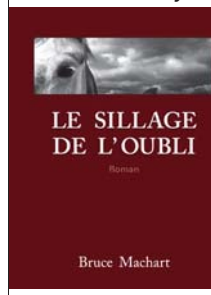
## Sans oublier

### Impitoyable Texas

Les héros de ce western en noir et blanc – noir comme la terre des labours, au fin fond du Texas ; blanc comme le ciel d'hiver d'un tableau de Brueghel – sont de drôles de cowboys : ce qui unit et déchire à la fois les quatre frères Skala, rudes paysans et sacrés cavaliers, c'est leur père, Vaclav, émigré tchèque, que la disparition de sa femme, morte en couches durant l'hiver 1895, a transformé en tyranneau mutique. L'arrivée d'un riche propriétaire mexicain, flanqué de ses quatre filles, va bouleverser la donne. D'un lyrisme efficace bien qu'un peu convenu, ce premier roman brosse le portrait d'une Amérique obsédée par ses origines, hantée par l'idée de la faute, une Amérique virile et prude – où les femmes meurent beaucoup et où les hommes, de pères en fils, font ce qu'ils peuvent, en ogres maladroits.

Une belle saga d'avant John Wayne. ■ C. S.

► **Le Sillage de l'oubli** (*The Wake of Forgiveness*), de Bruce Machart, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marc Amfreville, Gallmeister, 344 p., 23,60 €.



### Amour de l'art, amour de la vie

La qualité exceptionnelle de ce texte justifie quelques précisions sur son origine. Le Danois Herman Bang (1857-1912) l'a publié en 1904 après un long séjour à Paris. L'intrigue est simple, prévisible et d'ailleurs symbolisée dans plusieurs scènes. Elle s'inspire d'une double tradition littéraire : la tromperie en amour et, plus ambitieusement, la déconfiture de Job et ses rapports avec Dieu ou plutôt, ici, avec l'art. A Paris, sous Napoléon III, le peintre français Claude Zoret jouit d'une immense



notoriété. La noblesse se bouscule dans son atelier, on se l'arrache dans les dîners. Il travaille avec un élève, Mikaël, qu'il guide et conseille avant de retourner à ses propres recherches angoissées sur la perfection artistique. Mais le Maître est graduellement miné puis détruit par les imperfections de l'élève : les plus naturelles pourtant, et les plus simples chez un jeune homme, puisqu'elles sont guidées par l'amour. ■ Jean Soublin

► **Mikaël**, d'Herman Bang, traduit du danois par Elena Balzamo, Phébus, 247 p., 19 €.

### Valse macabre

Vienne, automne 1922. L'ex-officier de l'armée impériale et royale, Balthasar Beck, ancien inspecteur de la police criminelle, rentre à Vienne après sept ans de guerre et de captivité dans les steppes de Russie. L'empire s'est entre-temps désagrégé et Marianne, sa jeune épouse juive, a mis au monde leur petite fille dans une République incertaine. Beck a 34 ans, six dents en moins et des souvenirs lancinants plein la tête. Ce fils de bourgeois a traversé l'ivresse sanguinaire avec la noblesse d'un Joseph Roth et la lucidité d'un Karl Kraus. Or le retour de Beck coïncide avec une série de macabres découvertes. Et le



jeune inspecteur Ritschl, chargé de l'enquête, ne rêve que de corps sain et de race pure. A l'instar de la sémillante Anna Prager, jeune médecin légiste aux longues mains gantées de plastique, Bettina Baläka, née en 1966 à Salzbourg, fouaille avec maîtrise le cadavre mutilé de la métropole autrichienne dans l'entre-deux-guerres. Un thriller historique redoutablement efficace. ■ Christine Lecerf

► **Murmures de glace** (*Eisflüstern*), de Bettina Baläka, traduit de l'allemand (Autriche) par Martine Rémon, Quidam, « Made in Europe », 448 p., 22 €.

### Cauchemar sur une jambe

Dans une cabane en forêt, un homme se réveille. Il est amputé d'une main et vient de rêver d'une femme avec une jambe de bébé. Il ne sait plus comment il est arrivé là. Seule certitude : on le recherche. De ce mystérieux personnage, on n'apprendra presque rien de plus, sinon son nom : Kraus. Le récit le fait errer du rêve à la réalité, de Baby Leg, la femme à la jambe de bébé, au docteur Varner, son ennemi – peut-être son médecin. Ce cauchemar violent et drôle est un mélange de littérature exigeante et populaire, typique de Brian Evenson. Un conseil : se méfier de ses mauvaises manières, gores et raffinées à la fois, qui ne dissimulent qu'à peine une vraie poésie de l'obsession. A l'évidence, cet en-cas sucré et dégoûtant réjouira les admirateurs de l'auteur de *La Confrérie des mutilés* (Le Cherche Midi, 2008). Pour les autres, l'occasion est belle de céder à une œuvre forte et originale. ■ N. C. A.



► **Baby Leg**, de Brian Evenson, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Hélène Esquié, Le Cherche Midi, « Lot 49 », 99 p., 12,80 €.

### En coup de vent

Ex-enfant prodige de la littérature américaine, Joyce Maynard a été redécouverte avec la publication, en 2010, du délicieux *Long week-end* et celle, en 2011, d'*Et devant moi, le monde* (qui paraît en poche chez 10/18, 504 p., 8,90 €), récit de sa liaison avec J. D. Salinger. Confiant, on commence donc à lire *Les Filles de l'ouragan*, l'histoire des destins parallèles de Ruth et Anna, nées le même jour, dans le même hôpital. Le plaisir cède pourtant le pas à la déception puis à la sidération à mesure que l'intrigue vire au mauvais feuilletton, à coups de rebondissements énormes et de morale simpliste et déplaisante sur les liens du sang. ■ Raphaëlle Leyris

► **Les Filles de l'ouragan** (*The Good Daughters*), de Joyce Maynard, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Simone Arous, Philippe Rey, 338 p., 20 €.

# Au fil de l'eau et du stylo

D'une rivière à l'autre, Pierre Patrolin ne s'est pas toujours mouillé pour sa « Traversée de la France à la nage ». Mais chaque détail transcrit a bien été observé

RAPHAËLLE REROLLE

Visiblement, la question ne le surprend pas. C'est une demande un peu sottise, il faut reconnaître, mais Pierre Patrolin semble avoir l'habitude : « Vous l'avez vraiment fait ? » Entendez : vous avez réellement traversé la France à la nage, comme le prétend le titre de votre livre ? Sourire fin, geste de la main. L'homme s'incline légèrement vers la table, dans le café parisien bondé où il s'est casé tant bien que mal, son long corps tassé sur trente centimètres de banquette. On sent qu'il se retient de rire. « De bout en bout ? Eh bien, essayez donc ! » Le ton reste courtois, mais on devine une nuance de moquerie – la naïveté de ces citadins ! Lui passe une partie de son temps à Paris, mais il habite à la campagne, dans le Quercy. Là, loin de toute grande ville, il a établi son camp de base. Et c'est dans l'intervalle entre ses activités professionnelles (filmer des matches de rugby pour la télévision) qu'il a entrepris l'un des livres les plus surprenants de la rentrée : un énorme pavé méditatif et plein d'humour, écrit dans une langue envoûtante.

Ou le récit d'un narrateur traversant le pays à la nage, au gré des courants, des climats, des états d'âme. Tout de même, l'interrogation n'était pas si bête, au moins sur un point : la vérité. S'il est exact que l'auteur n'a pas pu, physiquement, faire exactement tout ce qu'il décrit (remonter le Lot à la nage, notamment, on veut bien croire que c'est impraticable), son pacte avec le lecteur repose sur « l'honnêteté ». Ah ! « Je me suis donné la contrainte de l'authenticité, explique-t-il. Par exemple, toutes les personnes que je décris existent vraiment. C'est un vrai-faux récit de voyage, mais je suis allé partout : dans les endroits escarpés, dangereux, interdits parfois ; je n'ai pas

Et cela même si le voyage n'était pas exotique, ni seulement lointain. Juste inhabituellement contemplatif, dans une époque frénétique et terriblement décentrée : des semaines à longer les berges, pour être sûr de décrire les bons ponts, les bons arbres, les bons animaux. Le tout juste armé d'un maillot et d'un stylo, à croupetons dans des endroits impossibles – en tout cas, jamais un bureau ou quoi que ce soit d'approchant. « Des conditions pas toujours confortables », résume-t-il sobrement. Tout cela en plein air, au moins pour l'essentiel. « Je prenais des notes qui contenaient déjà le plus gros de ce qui allait rester. » Et si le texte comprend peu de dialogues, c'est par la

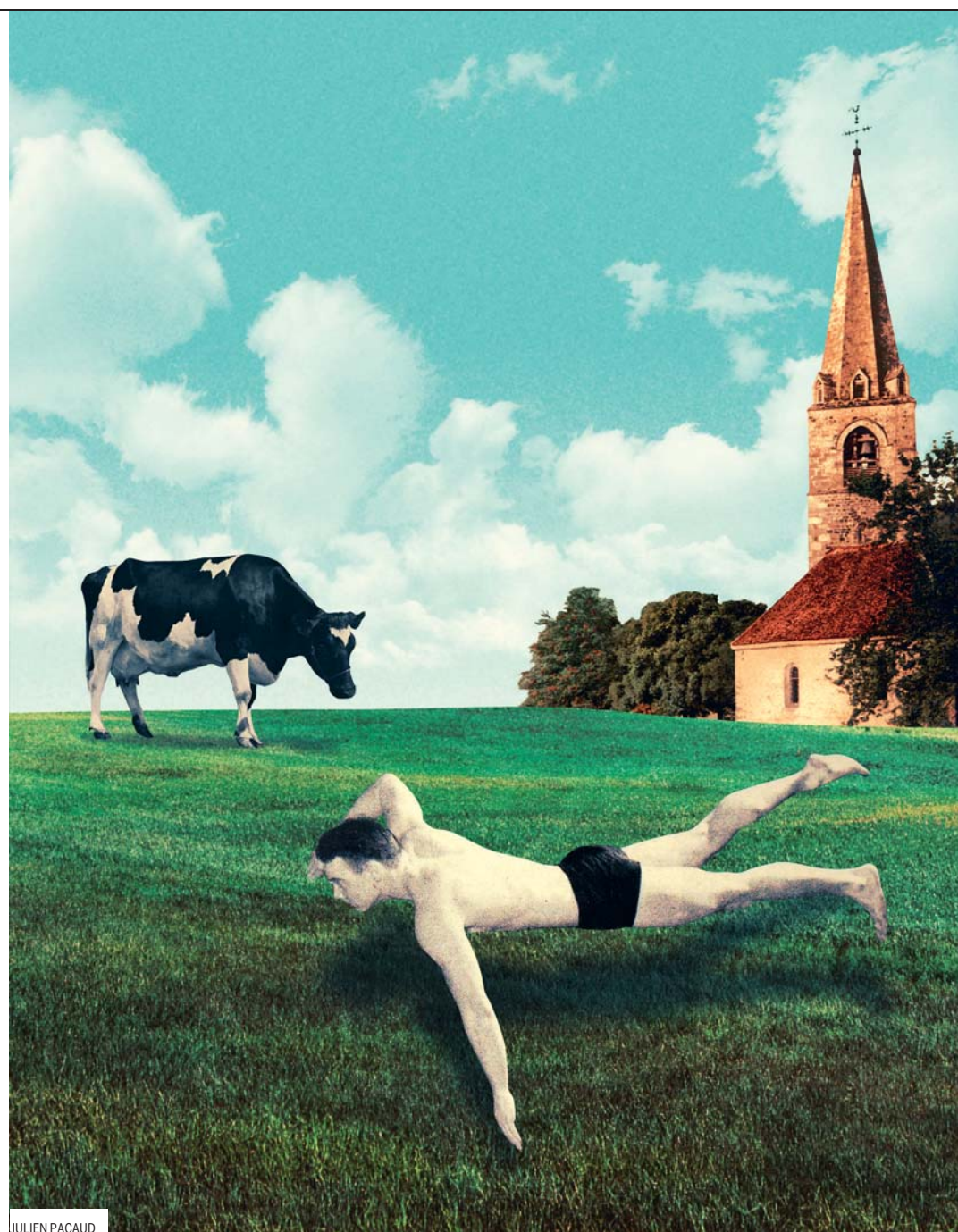
force des choses : conquise voyage dans ces conditions fait « une grande expérience de la solitude ». Ne pas parler tous les jours, ou pas d'une manière qui mérite d'être restituée. Sans compter, sourit Pierre Patrolin, qu'il est un peu poisson et que ces créatures aquatiques, chacun le sait, sont peu bavardes.

Reste que, même si ses inventions « tiennent debout grâce à l'authenticité qui les porte », l'écrivain revendique la fiction. La trajectoire de son personnage, explique-t-il, est romanesque. D'abord, il affronte des dangers bien réels (barrage, sables mouvants), frô-

## Chaque jour, reprendre l'eau sans présumer de ce qui va se produire

inventé un seul arbre. » Ce qu'il a voulu, c'est que son lecteur partage cette « vérité » avec lui. Qu'il éprouve, à son tour, « la fatigue, l'épuisement même, le sentiment d'être perdu ». Le découragement parfois. Et puis, cela va sans dire, l'émerveillement de la découverte, parfait antidote contre la lassitude et le sentiment de s'être embarqué dans une équipée sans fin.

C'est qu'il fallait du cran pour se lancer dans une aventure pareille.



JULIEN PACAUD

lant la mort comme un véritable héros. Ensuite, il se transforme au fil des pages – et de l'eau. « Le voyage ne se termine pas là où il avait commencé. Il y a l'hypothèse d'une transmutation, souligne Patrolin.

S'il tendait à devenir quelque chose, ce serait un poisson. » Et lui, l'auteur ? Eh bien disons que ce livre, son premier (si l'on excepte un recueil de poésie ultra-confidentiel, en 1986) l'a transformé en écrivain.

Un écrivain de 54 ans, convaincu qu'on n'a rien à perdre à essayer. Il avait « la foi » dans son projet et une infinie « confiance dans la réponse du monde ». Autrement dit, « la certitude étrange de la générosité romanesque » des paysages traversés. Chaque jour, reprendre la route (ou l'eau, c'est selon) sans présumer de ce qui va se produire, mais en étant absolument convaincu qu'il se passera quelque chose. L'essentiel, explique-t-il, étant de regarder avec assez d'attention. Et de patience : « Il suffit de savoir attendre. » Regarder le monde pendant des heures et le regarder « dans son rien ». Mais « un rien très riche », précise-t-il, en se disant frappé, a posteriori, du nombre d'endroits dont il se souvient parfaitement. Comme si le monde, l'air de ne pas y toucher, lui avait vraiment tapé dans l'œil. Le monde à hauteur de berges, de galets, de roseaux, dans son extraordinaire banalité. ■

## Extrait

« Un chaos de pierre freine la rivière. Elle s'élargit encore. Elle monte autour des obstacles de granit qui viennent dans son lit. Elle creuse en profondeur. Ralentie par endroits, elle verdit sur des fonds plus obscurs. Tout autour, des gueules-de-loup, des grappes de cloches violettes sur des hampes longues, des framboisiers couverts de tout petits fruits verts, des fougères épaisses, le ronronnement d'une série de motos. Des grosses cylindrées, à l'échappement grave, des ombres noires qui filent à travers les arbres, et qui s'éloignent en boursonnant dans la vallée. L'eau s'arrête maintenant, turquoise devant les rochers, elle s'arrondit dans un long virage où les deux rampes de forêts s'élèvent en surplomb. »

LA TRAVERSÉE DE LA FRANCE À LA NAGE, PAGE 330

## Le flot calme d'une écriture majestueuse



LECTEUR, attention ! Le texte de Pierre Patrolin risque de déclencher, de prime abord, des réactions auxquelles il ne faut pas s'arrêter. Quoi ? Un livre si gros et sans dialogues ? Sans autre action que cette

étrange fluctuation ? Sans un meurtre, un inceste, une crise de la cinquantaine, enfin quelques-uns des ingrédients qui pimentent l'ordinaire des romans ? Et puis tous ces paysages, quel ennui, n'est-ce pas ? Eh bien non. Car il suffit d'entrer sans crainte dans ce courant limpide pour être convaincu que cette prose magnifique est tout sauf ennuyeuse. Et que le récit singulier de cet auteur encore inconnu ne se limite absolument pas au simple défilement d'un paysage, si mouvant soit-il.

Comme le baigneur entrant dans l'eau froide, vous avancerez un doigt de pied prudent, puis un mollet frileux, avant de vous retrouver immergé, presque sans vous en rendre compte, dans le flot calme de cette écriture majestueuse. Pourtant, ce ne sont pas les beautés du paysage qui vous retiendront. Patrolin n'est pas tour-opérateur, mais nageur en eaux claires. Il vogue là où le courant le porte, c'est tout. Et comme les liquides coulent naturellement vers le point le plus bas, on ne trouvera dans son ouvrage ni points de vue spectaculaires, ni panoramas de cartes postales. Seulement, vu au ras de l'eau, ce que la nature et les hommes offrent de drôlerie subtile, de saveur, de mélancolie à l'occasion. La délicatesse d'une feuille, « une petite jungle de faux bambous » ou bien, quand le nageur sort de l'eau (il faut bien se nourrir), l'accent « nasillard » d'un serveur, la couleur incertaine d'une salle de restaur-

rant, les contours d'un camping. La carnation du monde, en somme, considérée avec tendresse et décrite avec une infinie précision – une exactitude obsessionnelle et pleine de poésie.

« Vu d'en bas, écrit-il, le monde ici est plat, inerte comme les feuilles qui défilent lentement, suspendues aux branches, la plupart immobiles. » Il faut accepter de se laisser aller avec l'auteur-nageur pour savourer la lenteur délicate et malicieuse de ce livre qui, si d'aventure on le mettait dans le cours d'une rivière, ne coulerait sûrement pas tant sa prose est légère. Gageons même qu'on pourrait en faire une excellente bouée, pour surnager dans l'océan de la vulgarité, de la bêtise et de tous leurs produits dérivés. ■ R.R.

LA TRAVERSÉE DE LA FRANCE À LA NAGE, de Pierre Patrolin, POL, 720 p., 25 €.

## LA VIE LITTÉRAIRE

PIERRE ASSOULINE

En 2012...

En 2012, on louera les éditeurs qui auront osé publier autre chose que des biographies d'hommes politiques, des mémoires d'hommes politiques, des essais d'hommes politiques, des enquêtes sur des hommes politiques et des programmes d'hommes politiques (d'ici au mois de mars, on note 166 de ces livres et « seulement » 480 nouveaux romans français et étrangers au compteur de Livres Hebdo). En vertu du principe selon lequel les campagnes électorales pour la présidentielle et les législatives devraient vitrifier la saison littéraire, on n'en appréciera que davantage les romanciers qui auront pris le risque de lancer leur cri entre le tournoi de Roland-Garros, le Tour de France, la commémoration de la fin de la guerre d'Algérie et celle des 50 ans de l'indépendance. Au fond, cette période sera idéale pour (re)lire Saint-Simon, Flaubert, Proust en toute quiétude en leur consacrant le temps nécessaire. Ce sera si bon qu'on en viendra à espérer un troisième tour de scrutin.

En 2012, on ne pourra plus baiser la tombe d'Oscar Wilde au Père-Lachaise comme avant. Classée monument historique, elle est désormais protégée par de hautes parois de verre. Ainsi l'ont voulu les descendants de l'écrivain, inquiets de l'état de son imposante dalle funéraire d'inspiration assyrienne, sérieusement corrompue depuis un siècle par les bisous et les rouges à lèvres. Maculée par les empreintes de milliers de bouches puissamment fardées, elle ressemble à une œuvre pointilliste inspirée par un poète gagné par la rougeole. Cette mesure n'étant pas de nature à décourager le flot des pèlerins et dévots du grand Oscar, on s'attend à ce que la vitre soit de moins en moins transparente.

En 2012, on aura le loisir de vérifier si les prédictions pour l'année, telles que les expose l'enquête de Futurebook, blog associé au site de la revue *The Bookseller*, risquent de nous toucher : montée du phénomène de l'autoédition, consécration du livre de poche comme principale victime annoncée du livre numérique,

rôle accru des agents littéraires afin que leurs auteurs puissent exercer un contrôle plus direct et plus vertical sur leurs droits numériques, fût-ce aux dépens de leur éditeur ; baisse du prix du téléchargement ; réaffirmation de la puissance d'Amazon en dépit de la diminution de ses parts de marché dans l'e-book, lequel devrait représenter 20 % des ventes de l'édition d'ici à la fin de l'année ; montée en puissance de Google, Apple et Kobo ; accroissement des investissements des éditeurs dans le marketing ; rachat probable d'un grand éditeur britannique ou américain par Amazon ; croissance mondiale et surtout européenne du marché du livre numérique de 30 % par an jusqu'en 2015...

### Tableau de mœurs de la vie littéraire

En 2012, il sera plus difficile d'effectuer un stage chez Grasset. La faute à *Petits bonheurs de l'édition* (La Différence, 140 p., 10,15 €). En librairie le 12 janvier) et à son auteur Bruno Migdal, un scientifique si passionné de littérature que, bien que

quadragénaire installé dans sa vie professionnelle, il est allé lire des manuscrits et rédiger des lettres de refus pour 394,60 euros par mois (« Mais j'aurais payé pour être là ! ») dans la prestigieuse maison de la rue des Saint-Pères. Son corsuscant journal de stage est un tableau de mœurs de la vie littéraire vue d'un immeuble où sa présence n'étonne personne, où tout ce qui parvient par la poste est vraiment examiné, et où il n'est question en permanence que d'un certain « Bernard » à tous les étages. Il est ressorti de cette expérience avec « une certaine inappétence pour l'objet livre ». Décidément, cet éditeur n'a pas de chance : en mai 2011 déjà, l'un de ses correcteurs en avait anonymement raconté les coulisses dans ses *Souvenirs de la maison des mots* (13 Bis). C'est d'autant plus injuste qu'on pourrait en dire et en écrire autant d'autres maisons. Alors, à l'heure des vœux, un peu de compassion pour son patron, lâchez Grasset ! Faites-vous les dents ailleurs, chez Fayard tiens, pourquoi pas. On guette fébrilement les

mémoires de la standardiste. Et si vous cherchez un stage, adressez-vous plutôt aux éditions de La Différence (de la part de Grasset).

En 2012, on ne pourra plus instrumentaliser le nom du poète américain Ezra Pound à des fins politiques. S'il est vrai que l'auteur des *Cantos* était fasciste, sa fille Mary de Rachewiltz, 86 ans, n'en a pas moins repris les choses en main au point de poursuivre en justice un mouvement d'extrême droite italien qui persiste à s'appeler CasaPound, ce qui est d'autant plus gênant que le nom de ce groupe a été associé à plusieurs assassins d'immigrés ; elle entend donc le faire condamner afin de créer une jurisprudence qui interdira toute manipulation de ce nom dans l'avenir.

En 2012, le principe de précaution fera de nouveaux ravages à mesure que la vie littéraire se judiciarise ; mais il sera encore permis de se consoler à la pensée qu'après tout, demain est un autre jour (copyright estate of Margaret Mitchell, sait-on jamais). ■

Parvenu au faite du système institutionnel, Pierre Bourdieu s'est attaché à le déconstruire. Ses cours au Collège de France sur l'Etat en témoignent

## Le mandarin insoumis

**ABRAM DE SWAAN**  
sociologue, professeur émérite  
à l'université d'Amsterdam

Pierre Bourdieu (1930-2002) était un penseur scrupuleux et dévoué à la tâche, contrairement à plusieurs de ses contemporains qui se sont rendus célèbres en conquérant les cercles intellectuels parisiens. Il est sans conteste l'un des sociologues les plus productifs, les plus profonds et les plus novateurs du XX<sup>e</sup> siècle. La haute estime dont il jouit dans le monde entier est, pour une fois, pleinement méritée. Son œuvre publiée est si importante qu'il est d'autant plus étonnant que ses travaux sur l'Etat aient pu rester dans l'oubli pendant vingt ans, jusqu'à ce qu'ils nous soient diligemment rendus par l'édition critique de ses cours au Collège de France.

Ces transcriptions nous montrent Bourdieu à l'œuvre devant les auditeurs nombreux et variés qui venaient assister à ses conférences. On le voit penser tout haut, tourner autour de son sujet, tâtonner, se reprendre et même soupiner par moments (j'ai compté au moins vingt occurrences) devant la difficulté de la tâche qu'il s'était imposée. Ces soupirs, que l'on pourrait interpréter de prime abord comme une coquetterie destinée à impressionner l'auditoire par la profondeur de ses pensées, puis comme une exhortation à ne pas prendre ses concepts à la légère, ne seraient-ils pas finalement la clé qui permet de déchiffrer ce personnage à la croisée des champs dans lesquels il opère ? Bourdieu, qui occupait une chaire au Collège de France, avait atteint le summum du système institutionnel qu'il analysait et démythifiait. Vénéralisé comme un maître à penser, il était devenu, bien malgré lui, une personnalité médiatique. En tout point, le genre de position qui demandait à être déconstruite par quelqu'un comme Pierre Bourdieu.

En soulignant la difficulté du labeur qui lui incombaient ainsi qu'à ses auditeurs, il voulait signifier qu'il faut travailler dur. C'était là une façon de descendre du piédestal sur lequel auraient voulu le placer ses disciples, à l'encontre de toutes ses convictions. S'il en savait plus que les autres, c'était à force de travail, tout simplement. Et pourtant le résultat auquel il parvenait exigeait plus que de l'application, tout le monde le savait.

Bourdieu était certes un mandarin et il n'était pas étranger aux empoignades bureaucratiques. Or, dans son cours du 7 novembre 1991 sur la corruption institutionnelle en Chine, il qualifie un certain Li Zhi de « mandarin anti-mandarin » : un « pur », d'une intégrité sans compromis,

### Un immense chantier

Titulaire de la chaire de sociologie au Collège de France dès 1982, Pierre Bourdieu ne l'a quittée que quelques mois avant sa disparition, le 23 janvier 2002, il y a tout juste dix ans. Seuls les cours dispensés entre 2000 et 2001 furent édités de son vivant sous le titre *Science de la science et réflexibilité* (Raisons d'agir, 2001). Pourquoi avoir commencé l'immense chantier de la publication posthume par son enseignement sur l'Etat qu'il livra entre janvier 1990 et décembre 1991 ? Parce qu'« il s'agit d'une pièce essentielle mais rarement perçue comme telle dans la construction de la sociologie de Pierre Bourdieu », affirment les responsables de cette édition critique, les trois sociologues Patrick Champagne, Remi Lenoir et Franck Poupeau, aidés dans leur travail par Marie-Christine Rivière. Ce premier ouvrage adopte le parti pris d'une retranscription proche de l'oral, conservant les excursions et permettant de suivre les méandres d'une pensée en interaction constante avec son auditoire. Il sera suivi de plusieurs autres volumes qui paraîtront également dans une coédition Le Seuil et Raisons d'agir, la maison que le sociologue avait lui-même fondée en 1996. Devraient notamment paraître d'autres réflexions sur l'Etat et les cours sur le peintre Edouard Manet, ainsi que les séminaires de l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS).



Pierre Bourdieu en 1989.  
JOHN FOLEY/OPALE

qui a dénoncé le système. D'après les quelques lignes qu'il lui consacre, on comprend que Bourdieu lui-même ne prétendait pas être « un pur », mais il considérait que l'on pouvait être dans le système sans être « du système ». Les hommes de cette trempe sont des trouble-fête. Ils jouent le jeu mais ne cessent de remettre en question ses règles. Ils ont toujours une longueur d'avance sur les autres ; ils se situent au niveau du « méta », voire du

### Les hommes de cette trempe sont des trouble-fête. Ils jouent le jeu mais ne cessent de remettre en question ses règles

« méta-méta », comme aimait à le dire Bourdieu. Telle est la condition du sociologue (ou telle devrait-elle être). Et c'est ce qui explique que les sociologues suscitent tant d'animosité.

Bourdieu sciait la branche sur laquelle il était assis. Ses cours sur l'Etat nécessitaient donc une introduction particulièrement circonspecte : un inventaire des modes par lesquels nos pensées et notre personne sont formatées par l'Etat, lui-même formaté par ces idées et ces pratiques. Après cette entrée en matière, Bourdieu entreprend d'étudier la sociogénèse de l'Etat. Sur ce point, il se confronte directement à Norbert Elias, à qui l'on doit plusieurs ouvrages importants, tels que *La Civilisation des mœurs* (1973), *La Dynamique de l'Occident* (1976) et *La Société de cour* (1974). Ici, l'un des sociologues les plus renommés du XX<sup>e</sup> siècle rend hommage à l'un de ses confrères les plus méconnus. Rares sont d'ailleurs les penseurs avec lesquels Bourdieu a autant d'affinités. Il considère Elias comme « webérien », qualificatif qui n'est pertinent que s'il s'accompagne de « freudien » (au sens historisant ou sociologisant du terme). Il présente la thèse d'Elias selon laquelle les Etats émergent d'une violente compétition les uns contre les autres. Bourdieu se réfère ensuite aux travaux de Charles Tilly sur la formation de l'Etat et cite son célèbre aphorisme selon lequel « les Etats font la guerre et la guerre fait les Etats ».

Ce n'est pourtant pas dans cette voie que Bourdieu entend s'engager. Ce qui l'intéresse, ce sont plutôt les formes symboliques de la domination, la « violence symbolique ». Il finit par congédier Tilly et même Elias comme étant des économistes. Bourdieu ne dit rien des thèses d'Elias sur la psychogénèse et le processus civilisateur, qui rejoignent pourtant ses propres théories sur la « domination symbolique ». Il est manifestement très proche, trop proche d'Elias, *too close for comfort*. Une comparaison systématique de ces

deux penseurs, qui fasse ressortir leur complémentarité, mériterait grandement d'être entreprise. Mais Bourdieu avait une autre idée en tête : élaborer une « sociogénèse structurale » de l'Etat, à partir des pratiques et des concepts des bureaucrates, en particulier des juristes.

Ses cours sont une véritable mine d'érudition : ils ne témoignent pas du savoir étrié du spécialiste, mais du savoir vaste et audacieux du touche-à-tout, du généraliste. Presque chaque paragraphe recèle une trouvaille et l'on assiste parfois à une surenchère d'aperçus, de contre-aperçus, de méta-aperçus qui se bousculent les uns après les autres. Bourdieu fait cependant preuve d'une précision et d'une maîtrise remarquables en assimilant une masse de données dans une analyse sociologique cohérente.

On peut toutefois mentionner quelques lacunes majeures. A aucun moment Bourdieu n'évoque le système dans lequel chaque Etat doit s'affronter aux autres pour assurer sa survie et son fonctionnement. A vouloir se concentrer sur la « violence symbolique », il en néglige la violence physique (qui, certes, est aussi symbolique). Cette omission est assez étonnante dans la mesure où la menace permanente de guerre que font peser les Etats concurrents contribue à légitimer certaines politiques intérieures et à renforcer l'emprise de l'Etat sur ses sujets, ce qui permet de mieux expliquer la domination symbolique qu'il exerce.

Ce volume contient suffisamment de matière pour donner lieu à au moins un ouvrage majeur sur l'Etat. Les analyses de Bourdieu sur la transition entre la « maison du roi » et l'Etat bureaucratique, sur les conflits entre le roi et la noblesse, entre les bureaucrates qui ont acquis leur position par la naissance et ceux qui l'ont acquise par leur formation, sur la transformation des sujets en citoyens et du peuple en nation ne sont peut-être pas fondamentalement nouvelles. La véritable innovation consiste à montrer en quoi nos usages et nos sentiments quotidiens, nos discours et nos pensées sur l'Etat ont été façonnés par ce processus et l'ont façonné en retour. Dans cette série de cours, Bourdieu synthétise et raccorde ses divers travaux en un ensemble cohérent. De même que l'Etat est le champ de la lutte pour l'obtention du pouvoir sur tous les autres champs, sa réflexion sur l'Etat est « méta » par rapport à tous ses autres écrits. ■

Traduit de l'anglais par Myriam Dennehy.

**SUR L'ÉTAT. COURS AU COLLÈGE DE FRANCE (1989-1992), de Pierre Bourdieu, édition établie par Patrick Champagne, Rémi Lenoir, Franck Poupeau et Marie-Christine Rivière, Seuil/Raisons d'agir, « Cours et Travaux », 664 p., 30 €.**

### Aparté

## La preuve par Botul

OUVREZ UN DICTIONNAIRE à l'article « botulisme » : maladie grave, provoquée par une toxine, produite notamment par des conserves mal stérilisées. Rien, pour l'instant, sur la doctrine philosophique du même nom – celle de Jean-Baptiste Botul (1896-1947), dont on découvre, depuis une quinzaine d'années, l'ampleur et la singularité.

Le bruit a couru que cet inconnu n'avait jamais existé. Philosophe imaginaire, inventé de toutes pièces, canular à l'état pur, ce serait un être de fiction. Nous avons d'ailleurs partagé cet avis, prévenant dès 1999 les lecteurs du « Monde des livres » qu'il existait plus que des doutes sur l'authenticité des conférences prétendument données par Botul sur la vie sexuelle d'Emmanuel Kant, au Paraguay, en 1947, devant une colonie d'Allemands censés avoir fui Königsberg depuis 1945 et s'habillant comme Kant, mangeant de la même façon, se promenant quotidiennement à heure fixe...

En 2007, quand fut publiée *Métaphysique du mou* (Mille et Une nuits), nous avons encore souligné la supercherie, expliquant que Botul, comme le fut Bourbaki chez les mathématiciens, était le nom d'un collectif, où Frédéric Pagès et Jacques Gaillard tenaient des rôles essentiels. Bref, il était facile d'être informé. C'est pourquoi, quand Bernard-Henri Lévy, en février 2010, se mit à citer Botul, croyant qu'il existait vraiment, beaucoup crurent pouvoir rire de tant de naïveté. En fait, la publication d'aujourd'hui risque de semer un trouble nouveau et pourrait bien tout remettre en question.

Éditée avec soin par Jacques Gaillard, cette correspondance du philosophe avec lui-même, retrouvée dans l'armoire de sa maison natale, révèle en effet un faisceau d'indices inconnus qui devraient faire douter sérieusement de son inexistence. En fait, le néant ne peut convenir à un homme qui s'interroge sur la véritable provenance du galuchat (peau de requin ou de raie pastenague ?), écrit : « *Que serais-je sans moi ?* » et correspond, dit-on, avec Sartre. Plus encore, cette liasse de missives – dont expéditeur et destinataire sont un seul et même être en deux personnes – évoque aussi bien les *Lettres à Lucilius* de Sénèque que *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Il se pourrait donc que Botul, ce « trou noir de la philosophie », selon les termes de son éditeur, voie un jour prochain son existence scientifiquement établie à partir du rayonnement qui l'entoure...

Toutefois – différence essentielle de Botul avec un trou noir – l'existence de ce penseur émerge de l'absence, au lieu de s'y engouffrer. En 1939, après avoir entendu des Anglais parler de « holism », et vérifié dans le dictionnaire que *hole* signifie « trou », Botul a conclu qu'une pensée du trou, voire du « trou percé », est à élaborer. Cela devrait un jour lui valoir sa statue. Après tout, celle de Sherlock Holmes trône, à Edimbourg, devant la maison natale de Conan Doyle. Il serait juste que la découverte de l'œuvre de Botul aboutisse à l'érection d'un monument à sa mémoire. Le lieu est tout trouvé : 5 bis, rue de Verneuil, ancien domicile d'Emilie du Queylard, où séjourna le philosophe quand il rédigeait cet essai. Oserait-on dire : « *It's true ?* » ■ Roger-Pol Droit

► **Du trou au tout. Correspondance à moi-même, tome I, de Jean-Baptiste Botul, édité par Jacques Gaillard, La Découverte, 140 p., 12 €.**

### Sans oublier

#### Le moment Spartacus

Du roman au cinéma en passant par la politique et le sport, chacun s'est créé un Spartacus différent. En historien, Eric Teysier tente de revenir aux sources et parvient avec brio à montrer comment la révolte d'une poignée de gladiateurs de Capoue, au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., se mue en révolte des esclaves et des pauvres ruraux de Campanie avant de gagner toute l'Italie jusqu'à ébranler Rome. Une Rome affaiblie en Orient par Mithridate et en Espagne par Sertorius, sans parler des pirates qui infestent alors la Méditerranée, ce qui explique partiellement le succès de Spartacus. Mais les divisions internes au mouvement, l'absence de projet clair, sans parler de la capacité de Rome à mobiliser des troupes nouvelles vouaient le mouvement à l'échec. Sans se départir de la prudence imposée par des sources hostiles et souvent éloignées dans le temps, Eric Teysier nous donne un livre bien informé et fort agréable à lire, alternant récit et analyses, refusant le pathos, même lorsque se dressent le long des routes les croix des 6 000 survivants de cette armée d'esclaves suppliciés en hommes libres. ■ Maurice Sartre  
► **Spartacus. Entre le mythe et l'histoire, d'Eric Teysier, Perrin, 346 p., 22 €.**

#### Pas de Résistance sans elles

Le colonel Rol-Tanguy a beau avoir déclaré, dès la Libération : « *Dites bien que sans elles la moitié de notre travail aurait été impossible* », le rôle des femmes dans la Résistance française fut longtemps minoré, en partie à cause de la « perspective militaire qui a dominé l'historiographie pendant plus de quatre décennies ». L'historienne allemande Corinna Von List rend un hommage soigné à ces femmes qui furent opératrices radio ou passeuses (missions qui valurent la mort à quasiment une résistante sur deux) ainsi qu'à toutes celles qui furent agentes de liaison, secrétaires clandestines ou journalistes. ■ Julie Clarini  
► **Résistantes (Frauen in der Résistance. 1940-1944), de Corinna Von List, traduit de l'allemand par Solveig Kahnt, Alma, 400 p., 22 €.**

## L'humour du désastre

**Le feuilleton**  
**D'ÉRIC CHEVILLARD**

Depuis plus de vingt-cinq ans maintenant, la littérature post-exotique enfonce son coin dans notre monde pré-apocalyptique. Son représentant le plus illustre, le seul dont le visage nous soit connu, se nomme possiblement Antoine Volodine. Les livres de ce collectif d'écrivains nous viennent peut-être de l'avenir ou d'un repli caché de notre temps et témoignent déjà de sa ruine ; ils s'écrivent dans les décors du communisme, du fascisme et du capitalisme, et parlent de camps, d'exode, de pogroms, de tortures, de génocides. On souligne donc à juste titre la noirceur de cet univers qui s'ouvre de plus en plus à un fantastique funèbre, à des métempsychoses atroces.

Et cependant, comment ne pas être sensible à l'extraordinaire charge comique de cette entreprise fictionnelle sans équivalent ? Une charge comique qui ne contredit en rien le principe de celle-ci, qui lui est au contraire consubstantielle, qui n'a d'ailleurs pas moins de souffle que la dynamite et dont je vois le premier indice dans le sérieux imperturbable avec lequel, depuis si longtemps, Antoine Volodine endosse le rôle de représentant visible et porte-parole du post-exotisme. Jamais il ne se départit de cette fonction lors des entretiens qu'il accorde volontiers ou des textes qu'il donne ici ou là ; nul journaliste n'a pu le faire parler de lui, lui soutirer le moindre détail biographique : un simulateur se couperait, un comédien se laisserait, un fou perdrait le contrôle. Antoine Volodine n'est donc rien de tout cela. Mais un écrivain habitant le monde qu'il a créé, maître absolu de son projet démesuré et l'imposant avec tous les accents de la vérité dans un contexte qui favorise si complaisamment la futilité, l'imposture et l'anecdote. Volodine ne joue pas le jeu. Il énonce méthodiquement, livre après livre, les règles du sien. Cette audace et cette détermination sans faille relèvent très exactement de l'humour le moins corrompu.

Le livre qui vient grossir aujourd'hui la bibliothèque post-exotique, *Danse avec Nathan Golschem*, est signé Lutz Bassmann et il est sans doute celui qui illustre le mieux cet « humour du désastre » cher à Volodine. Au premier abord, il n'y a pourtant pas de quoi rire. Nathan Golschem a été tué. Chaque année, sa veuve, Djennifer Goranitzé, traverse les étendues périlleuses et désolées de ce pays de cendres et se rend sur sa sépulture – laquelle contient « un crâne de chèvre, une cage thoracique de chien, des ailes de mouette » : c'est mieux que rien, le corps de Nathan n'ayant pas été retrouvé. Là, Djennifer se livre à une danse chamannique, elle frappe le sol de son talon, elle évoque, invoque, convoque le défunt et celui-ci reprend vie

dans sa transe, il « se solidifie ». Ce sont alors de vraies retrouvailles : «... ils se rapprochaient l'un de l'autre et copulaient. »

Mais surtout ils se parlent, infiniment ils se racontent les souvenirs du temps des luttes. Dans le livre, alternent ainsi les pages où le couple s'entretient parmi les ombres, ayant pris le parti « de rire de l'inconcevable naufrage du monde et du destin catastrophique qui leur était échu », et de courts récits mettant en scène quelques-uns de leurs camarades de combat, lorsqu'il s'agissait avec « en tête des notions élémentaires d'équarrissage et de matérialisme dialectique » de résister à l'ennemi tout-puissant et à son « programme d'éradication de la pauvreté et donc des pauvres ». Ensemble, ils vivaient

**Antoine Volodine est un écrivain habitant le monde qu'il a créé, maître absolu de son projet démesuré**

dans des souterrains fétides hors desquels s'aventurerait parfois un volontaire dont les compagnons honoraient aussitôt la bravoure en lui décernant des « décorations posthumes » et dont la mission en effet échouait le plus souvent lamentablement.

Dans l'obscurité (« On ne voit rien, mais il faut reconnaître que c'est vraiment très beau »), Nathan et Djennifer énumèrent

en riant la liste de leurs guerres perdues : la guerre contre le sable, la guerre contre les araignées et leurs complices, la guerre de quarante-deux ans, et « quand nous avons pris parti pour les bonnets rouges dans le conflit entre bonnets jaunes et bonnets rouges, ce sont les bonnets jaunes qui ont gagné ». La liste de ces défaites couvre deux pages et elle est une dérision formidable de la geste grandiloquente et meurtrière de l'Histoire. Le même humour noir ordonne deux autres listes, celle d'abord de toutes les maladies qui affectent ces damnés de la terre – « la détresse funiculaire, la cassure moelleuse, le va-et-vient de Dong... » (deux pages) – et celle des crimes qu'ils se proposent d'avouer sous la torture : « Séjour immodéré en autotamponneuse ; relations illicites avec des palmipèdes ; procréation assistée sans intention de la donner ; allaitement fictif de nourrissons ; remplumage malveillant d'éredon... » (neuf pages !).

C'est un rire de désespoir et de résistance qui court d'un bout à l'autre de ce livre, un rire glaçant, terrible, mais qui est aussi l'innocence même : il témoigne pour l'homme et ne faiblit jamais, même face aux pires avanies, même quand la seule organisation de bienfaisance se nomme « l'Amicale des quasi-décédés ». En ce sens, la littérature post-exotique est aussi, surtout peut-être et fondamentalement, une énorme, une magistrale plaisanterie. ■

**DANSE AVEC NATHAN GOLSCHEM, de Lutz Bassmann, Verdier, 192 p., 16 €.**

EMILIANO PONZI



**Sans interdit**

**LOUIS-GEORGES TIN**

**Destins de tirailleurs**

2006. C'ÉTAIT UN MOIS à peine avant le 14-Juillet. Nous étions quelques dirigeants du CRAN. Nous voulions dénoncer la « cristallisation » des pensions. En effet, les anciens combattants originaires des ex-colonies recevaient alors des retraites dont le montant avait été bloqué depuis les années 1960 : ils touchaient à peine un dixième de ce que percevaient leurs frères d'armes français. Une vraie honte. Etant le littéraire de l'équipe, je proposai de rédiger une lettre ouverte au président de la République, qui fut publiée dans *Le Nouvel Observateur*. Elle fut également envoyée à Patrick Poivre d'Arvor, qui devait cette année-là réaliser l'entretien du 14-Juillet. Interrogé sur ce sujet, en direct, à la télé, Jacques Chirac s'engagea enfin à abroger cette mesure honteuse, ce qui fut confirmé en septembre 2006, à l'occasion de la diffusion du film *Indigènes*, de Rachid Bouchareb.

Le livre de Julien Fargettas sur *Les Tirailleurs sénégalais* revient sur le destin de ces soldats. Leur histoire, écrit l'auteur, « est comme nos mémoires, pleine de trous, de non-dits, de zones d'ombre et de surprises ». Les récits de guerre ne mentionnent guère la présence de ces soldats, qui venaient de toute l'Afrique francophone, de l'Algérie à Madagascar en passant par le Soudan. L'anonymat et l'oubli.

Dès 1910, le colonel Mangin publiait *La Force noire*, ouvrage dans lequel il plaidait pour le recrutement en masse de tirailleurs, car « les races de l'Afrique occidentale sont non seulement guerrières, mais essentiellement militaires ». L'empire colonial apparaît alors comme le salut, un vivier démographique intarissable, c'est « la France aux 100 millions d'habitants ». Du coup, en 1939, le recrutement dans les colonies est massif. Le *Manuel élémentaire à l'usage des officiers et sous-*

*officiers appelés à commander des indigènes coloniaux* rassemble les recommandations. Au-delà des questions proprement militaires, il indique aussi l'attitude à avoir concernant, par exemple, les religions. Ainsi, lors des fêtes musulmanes, les tirailleurs reçoivent des suppléments alimentaires, et ont quartier libre dans la journée, la confession islamique de ces soldats étant à la fois redoutée et instrumentalisée – déjà !

**Dimension raciste**

Bien qu'il s'agisse d'une étude remarquable, l'auteur fait parfois preuve d'une certaine naïveté. Ainsi, il affirme que « le cadre colonial agit en fait par paternalisme plus que par racisme », comme si le paternalisme n'était pas, justement, un des traits caractéristiques du racisme. Il évoque aussi une « méthode originale de commandement, faite à la fois de bienveillance et de fermeté », une bien-

veillance sur laquelle il y aurait beaucoup à dire... En définitive, Julien Fargettas semble plus calé en histoire militaire qu'en histoire coloniale, et la dimension raciale, voire raciste, du sujet est assez peu problématisée.

Il s'y intéresse davantage, cependant, lorsqu'il s'agit d'analyser le regard des Allemands sur la « honte noire ». Ainsi, pour Hitler, « c'est pour cette raison que la France est, et reste, l'ennemi que nous avons le plus à craindre. Ce peuple qui tombe de plus en plus au niveau des nègres, met soudainement en danger, par l'appui qu'il prête aux Juifs pour atteindre leur but de domination universelle, l'existence de la race blanche en Europe »... ■

**LES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS. LES SOLDATS NOIRS ENTRE LÉGENDES ET RÉALITÉS, 1939-1945, de Julien Fargettas, Tallandier, 384 p., 22,90 €.**

**A titre particulier**

**AMÉLIE NOTHOMB, écrivain**

**Le goût du kaki**

*LES MILLE AUTOMNES DE JACOB DE ZOET* est le quatrième roman de David Mitchell. L'histoire commence en 1799 à Nagasaki. A l'époque, les Hollandais étaient les seuls Occidentaux autorisés à commercer avec les Japonais.

Un tel privilège n'était pas tombé du ciel. Les Hollandais l'avaient obtenu parce qu'ils avaient aidé les Japonais à se débarrasser d'un ennemi commun, les catholiques, lors des batailles contre les chrétiens japonais de l'île de Kyushu. Aucun Hollandais ne s'était battu mais, excellents marins, c'étaient eux qui avaient piloté les bateaux du shogun Tokugawa, lui assurant la victoire.

C'est ainsi que les Néerlandais obtinrent l'autorisation de loger à Dejima, à côté de Nagasaki. Autant les intentions des Italiens et des Portugais qui les avaient précédés étaient missionnaires, autant celles des Hollandais étaient purement mercantiles. Le comptoir de Batavia (aujourd'hui Djakarta) ne rapportait pas assez aux yeux de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Avec le sens des affaires qui leur est propre, les Hollandais furent les premiers à pressentir que le Japon pourrait être autre chose qu'une terre de bizarrerie exotique : une possibilité de gagner beaucoup d'argent. Ce privilège allait durer jusque 1867, date où le Japon autoriserait le monde entier à commercer avec lui.

Mais revenons à 1799. Le jeune Jacob de Zoet, clerc néerlandais, débarque à Dejima. Sa plus grande angoisse est de se faire confisquer sa Bible lors de la fouille japonaise : les Nippons ont envoyé promener les catholiques, ce n'est pas pour voir ressurgir l'hydre chrétienne sous forme de protestants.

**Ce pays où la beauté est Dieu**

Avec les yeux naïfs de Jacob de Zoet, le lecteur découvre ce pays résolument étrange, où les religions sont admissibles à condition d'être cumulables, où les femmes les plus chastes et inaccessibles usent sans ciller des mots les plus crus, où la terre tremble, et où la beauté est Dieu. Il s'éprend d'Aibagawa Orito, noble demoiselle érudite, au visage à demi brûlé. Elle lui offre un kaki : « Faute de couteau, ou de cuillère, il pince un bout de peau cirée entre ses incisives et la déchire : du jus suinte de l'entaille ; il lape les gouttes sucrées et, par succion, extrait une petite bouchée juteuse de chair filandreuse qu'il presse doucement, très doucement contre son palais, où la pulpe se dissout, se transformant en jasmin fermenté, en cannelle huileuse, en melon parfumé, en quetsche fondue... au sein de cette masse, il découvre dix ou quinze pépins plats et noirs comme les yeux des Asiatiques, dont ils ont aussi la forme. »

A l'exception de ce garçon idéaliste et de cette jeune fille, les communautés s'exècrent, chacune à leur manière : les Hollandais trouvent ces polygames immoraux et barbares, et les Japonais se méfient de ces hommes « aux cheveux rouges » au point de leur interdire l'apprentissage de leur langue. En compensation, les Nippons s'adressent à eux en un néerlandais approximatif dont l'auteur reproduit les savoureuses erreurs.

Comme tous les Belges, j'ai des comptes à régler avec les Hollandais, qui furent nos très impopulaires colonisateurs. Le portrait vachard des Bataves par les Nippons fait donc mes délices. Par ailleurs, on sait les liens paradoxaux que j'ai eus avec le pays du Soleil-Levant : la fascination exaspérée des Néerlandais pour les Japonais trouve un écho en moi. Ce roman a deux manières de me parler beaucoup.

Il devrait parler aussi à tous ceux que passionne l'éternelle confrontation entre l'Orient et l'Occident, redoutable pont-aux-ânes de la littérature, que l'auteur réussit sans tomber dans les pièges du genre.

L'un des charmes de ce livre est les croquis dont il regorge : le jeune Jacob, tant pour communiquer avec les Japonais que pour sa propre édification, dessine avec une précision émouvante. On voyage avec lui et quand, vingt ans plus tard, il retrouve les Pays-Bas, on ne sait plus qui est l'étranger. ■

**LES MILLE AUTOMNES DE JACOB DE ZOET (The Thousand Autumns of Jacob de Zoet), de David Mitchell, traduit de l'anglais par Manuel Berri, L'Olivier, 704 p., 24 €.**

**Agenda**

**► Le 10 janvier : Virginia Woolf à Montpellier**

Dans le cadre du festival La Comédie du livre, qui met à l'honneur cette année la littérature du Royaume-Uni, rencontre avec les romancières Agnès Desarthe et Geneviève Brisac, coauteurs de *V. W.* (L'Olivier, 2004), pour évoquer la grande femme de lettres. Entrée libre à 19 heures à la salle Pétrarque. [www.comediedulivre.montpellier.fr](http://www.comediedulivre.montpellier.fr)

**► Du 10 janvier au 14 février : la plume et la caméra**

Pas moins de soixante-dix films sont proposés par La Filmothèque (Paris 5<sup>e</sup>) dans le cadre de sa rétrospective Littérature & Cinéma, du *Casanova*, de Luigi Comencini (1969), aux *Sœurs Brontë*, d'André Téchiné (1979), en passant par l'adaptation de *Lolita*, par Stanley Kubrick (1962). Sollicités pour présenter le film de leur choix, Emmanuel Carrère, Thomas Clerc, Maylis de Kerangal ou Tanguy Viel ont répondu présents. *L'Insubmersible Légèreté de l'être*, le film de Philip Kaufman (1988), adapté du roman de Milan Kundera, sera projeté en avant-première dans une copie neuve le samedi 14 janvier à 20 heures. [www.lafilmothèque.fr](http://www.lafilmothèque.fr)

**► Le 16 janvier : hommage à Pierre Bourdieu**

Dix ans après la disparition du sociologue, les éditions du Seuil organisent une rencontre publique à la Maison des métaux (Paris 11<sup>e</sup>). C'est l'occasion de voir ou de revoir le documentaire de Pierre Carles *La sociologie est un sport de combat* (2001) et de rencontrer des personnalités issues de divers milieux, tels Pierre Carles, Annick Coupé, Franck Poupeau ou Denis Podalydès. Entrée libre à partir de 19 heures. Renseignements au 01-48-05-88-27. [www.maisondesmetaux.org](http://www.maisondesmetaux.org)

Tomas Tranströmer, Prix Nobel de littérature 2011, est aphasique depuis vingt ans. « Le Monde des livres » a suivi ce poète suédois qui se passe des mots et dialogue à l'aide de ses œuvres

NILS C. AHL  
ENVOYÉ SPÉCIAL EN SUÈDE

**A** la fin de l'automne, sous une fine dentelle de nuages, la petite ville de Rinkeby déploie son urbanisme et son architecture banale et régulière de banlieue modeste. A une petite dizaine de kilomètres du centre de Stockholm : presque 15 000 habitants, dont une écrasante majorité d'origine ou de parents étrangers. Rinkeby a des allures de Babel, il s'y parlerait plusieurs dizaines de langues en plus du suédois. Cent, peut-être : un chiffre approximatif, invérifiable mais symbolique. Pour qualifier l'argot né dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, à la périphérie de Stockholm, de Malmö ou Göteborg, on parle ainsi de « *Rinkebysvenska* » (« suédois de Rinkeby ») ou de « *förortssvenska* » (« suédois de banlieue »).

Ce 14 décembre, cependant, la bibliothèque municipale programme une étonnante rencontre, qui se répète depuis une vingtaine d'années : quelques jours après la remise du prix Nobel de littérature, son lauréat est reçu par des élèves d'une école voisine. L'échange est aussi inattendu que saisissant. Même pour les spectateurs les plus cyniques. Le mélange se révèle le bon enfant, l'esprit de Noël se teinte d'action sociale et de poésie.

Devant Tomas Tranströmer, des adolescents détendus, parfois espiègles (on rit beaucoup dans la salle), récitent, prolongent et illustrent des textes de l'auteur choisis pour la circonstance. Au premier rang, ce dernier, silencieux et enjoué, semble savourer chaque seconde : une attaque cérébrale, en

**Près de lui, Monica traduit. Plus exactement, elle dialogue avec lui, soumet des réponses à son mari, qui les approuve. Ou non**

1990, a laissé Tomas Tranströmer quasi aphasique. La nuit tombe, on repense au poème cité par son épouse, Monica, lors de la remise du prix Nobel, quatre jours plus tôt : « *Las de tous ceux qui viennent avec des mots, des mots mais pas de langage* » (« En mars - 79 », *La Place sauvage*, 1983). Car, entre le poète privé de mots et les enfants polyglottes de Rinkeby, c'est bien de langage qu'il s'agit. D'ailleurs, nous craignons de ne pas être aussi doué que les écoliers de la banlieue de Stockholm, lors de l'entretien que, le lendemain, Tomas Tranströmer nous accorde à son domicile.

Personne ne semble trouver matière à s'inquiéter, pourtant. Monica Tranströmer nous recommande seulement de venir au

cœur de l'après-midi : son mari est en meilleure forme. Le matin, Eva Bonnier, son éditrice, nous rassure, elle aussi – et insiste sur l'importance de ce Nobel de littérature 2011 pour les Suédois (« *Une fierté nationale* »). Une récompense attendue, qui vient effacer en partie la controverse née de l'attribution en 1974 du prix à Harry Martinson et Eyvind Johnson, tous deux membres de l'Académie suédoise. « *Tomas est très populaire depuis longtemps*, dit-elle avec le sourire de l'évidence, *le plus connu des poètes suédois à l'étranger* », traduit en cinquante-quatre langues. Vingt mille exemplaires en moyenne pour ses derniers recueils, plus de 70 000 pour ses *Œuvres complètes* en grand format – 100 000 pour l'édition de poche. Les chiffres parlent d'eux-mêmes.

A 15 h 30, la lumière fuit Stockholm encore épargnée par la neige. Sur les hauteurs de la ville, le petit appartement chaleureux des Tranströmer : le poète n'est pas en chaise roulante, comme la veille. La démarche difficile, il s'appuie sur une canne et s'amuse visiblement de notre présence, et sans aucun doute de notre embarras. Il ne dispose que de quelques mots, et surtout d'une locution faussement figée qu'il interprète à l'envi, modulant les intonations, variant l'intensité : « *Mycket bra* » – « très bien ». Près de lui, Monica traduit. Plus exactement, elle dialogue avec lui, soumet des réponses à son mari, qui les approuve. Ou non, avec énergie. Très vite, on se rend compte non seulement que rien n'échappe à Tomas Tranströmer, mais que le moindre détail compte. Monica s'y reprend à plusieurs fois, prévient qu'elle n'est pas sûre. Elle avoue quand le sens lui échappe tout à fait : « *Je vais certainement comprendre ce qu'il veut dire dans quelques heures, ou au milieu de la nuit* », dit-elle en souriant, modestement. Son mari rit avec elle.

Parfois déroutante, la conversation demeure d'une rare clarté. Souvent, Tomas Tranströmer

## Extrait

« *La Galerie* »

(...) *Ce ne sont plus des masques mais des visages*

*qui traversent le mur blanc de l'oubli  
pour respirer, pour poser une question.  
Je reste éveillé et je les vois se battre  
et disparaître et réparaître.*

*Certains prêtent leurs traits à d'autres, ils changent de visage  
au plus profond de moi, là  
où la mémoire et l'oubli font leur maquignonnage.*

*Ils traversent les retouches de l'oubli,  
le mur blanc,  
ils disparaissent et réparaissent.*

*Il y a un deuil ici qu'on ne nomme pas ainsi.*

*Bienvenue dans les vraies galeries!  
Bienvenue dans les vraies galères!  
Les vraies grilles!*

*Le jeune karatéka qui paralysa un homme  
continue à rêver d'argent vite gagné.*

*Et cette femme ne cesse d'acheter des choses  
pour les jeter dans la gueule des grands vides  
qui rôdent autour d'elle.*

*Monsieur X n'ose plus quitter son appartement.  
Une sombre clôture de personnages équivoques  
se dresse entre lui  
et l'horizon qui se retire toujours.*

*Elle qui un jour s'enfuit de Carélie  
elle qui savait rire... (...)*

LA BARRIÈRE DE VÉRITÉ, 1978,  
traduit du suédois par Jacques Outin,  
dans *Anthologie*, Le Castor astral, ou *Œuvres complètes*, Gallimard.

était ses réponses en indiquant certains passages de ses poèmes. Avouant ainsi l'importance de certains poètes français sur sa vocation poétique, il se reporte à « *Hommages* » (*Accords et traces*, 1966) : « *Eluard effleura un bouton/le mur s'ouvrit/et le jardin apparut*. » Une « *épiphanie* ». On ne saurait mieux dire. « *Son livre de chevet, à l'époque* », précise Monica Tranströmer en montrant l'anthologie d'Erik Lindegren et Ilmar Laaban : *19 moderna franska poeter* (« 19 poètes français modernes », 1948). Plus loin, après une référence à Dickens (et aux *Papiers posthumes du*

*Pickwick Club*), « *Hommages* » évoque également un célèbre romancier belge : « *Nous nous enfermions avec Simenon/ pour renifler l'odeur qu'a l'existence humaine/là où débouchent les feuilletons*. » On nous demande : « *Est-ce qu'on le lit toujours en France ?* » Un triomphant « *mycket bra* » ponctue notre réponse affirmative.

Plus jeune, pourtant, les premières ambitions de Tranströmer le portent vers la musique, vers une carrière de pianiste et de compositeur. « *Ce n'est que sur le tard que la poésie a pris le dessus*. » Sans doute en a-t-il gardé une manière d'arran-

ger les mots comme des notes : « *Par fragments, d'un morceau à un autre, comme un musicien*. » En effet, souvent évoquée, la musicalité de la phrase tranströmerienne est évidente – explicite jusque dans les titres de ses poèmes : « *Ut majeur* », « *Lamento* », « *Allegro* », « *Nocturne* » (pour n'en citer que quelques-uns, dans *Ciel à moitié achevé*, 1962). Elle s'épanouit aussi bien sur des rythmes brefs, des pièces intimes que dans de longs récits symphoniques (*Baltiques*, 1974). Mais les sonorités sont cependant concrètes : un regard, une réalité qui se précipitent en poème.

Ainsi, jeune diplômé de psychologie, il a d'abord travaillé dans un institut psychotechnique, puis dans une prison, auprès de jeunes délinquants. S'il avoue que cet engagement a nui un moment à la régularité de son écriture, au point de le pousser à choisir un emploi à mi-temps pour continuer son œuvre, il reconnaît aujourd'hui l'influence du psychologue sur le poète. « *A l'époque, quand on me posait la question, je mentais et je répondais invariablement que non* », lâche-t-il dans un sourire que Monica traduit. Car le premier interdit alors au second de révéler ses sources – qui sont aussi parfois ses patients. En guise d'exemple : le long poème « *La Galerie* » (*La Barrière de vérité*, 1978), qu'il met dix ans à écrire, est « *peuplé par ces gens et leurs histoires*. » Au texte correspond « *une exigence de vérité* ». Une recherche. D'un mot à l'autre, jetés au fil des moments sur le papier, avant la composition définitive du texte, macéré par le temps, parfois éclaté en plusieurs pièces « *très concrètes* ».

Au commencement, « *une image, un accident* ». Le processus est toujours le même, dès ses recueils de jeunesse. Ainsi, dans « *Après l'attaque* » (*Secrets en chemin*, 1958) : « *Le garçon malade./ Confiné dans cette vision/ où la langue est aussi raide qu'une corde./ Il est assis le dos tourné au tableau d'un champ de blé*. » Monica Tranströmer explique : « *Ce garçon, Tomas l'a vu quand il était un jeune psychologue à Stockholm, une reproduction*

Tomas Tranströmer  
et sa femme (et interprète)  
Monica, en décembre 2011.  
MARKUS MARCETIC/AGENCE VU



## Parcours

**1931** Tomas Tranströmer naît à Stockholm.

**1954** Il publie son premier recueil, *17 poèmes*.

**1956** Diplôme de psychologie.

**1974** Publication de *Baltiques*.

**1990** Il est victime d'une attaque cérébrale qui le laisse aphasique.

**2004** Parution de son dernier recueil, *La Grande Enigme*.

**2011** Il reçoit le prix Nobel de littérature.

de Van Gogh derrière lui. » Entre un « *mycket bra* » et un poème, le couple évoque d'autres « *accidents* », d'autres événements décisifs, à l'origine de l'œuvre tranströmerienne. L'amitié avec le poète américain Robert Bly, notamment, les lectures, les tournées et traductions mutuelles, qui ont « *évidemment* » eu une influence. Ou encore l'attaque cérébrale qui le pousse à choisir des formes toujours plus brèves, à partir des années 1990. Les haïkus des dernières années ? « *Une nécessité*. » Et surtout « *une possibilité* ».

Cité tous les ans pour le prix Nobel, Tranströmer ne croyait pas beaucoup à une récompense cette année. « *Nous espérons que le prix irait à Adonis*, dit Monica en souriant, *un ami et un grand poète*. » Son mari approuve et rit encore du « *cirque* » des journalistes quand la nouvelle est tombée. Evoquant pour conclure la rencontre avec les adolescents de Rinkeby, le couple s'anime. Emus, ils sont restés longtemps dans la petite bibliothèque municipale de banlieue, malgré la fatigue et les sollicitations des dernières semaines. A ce moment, Tomas Tranströmer ajoute quelque chose que son épouse et interprète ne saisit pas. Il répète, mime, essaye des mots qu'il n'a pas dits de l'après-midi. Mais peine perdue. Cette fois, il manque un poème pour tout éclaircir. ■

## David Lodge

Dans son dernier roman, l'écrivain britannique s'empare de H. G. Wells, père de la science-fiction anglaise, penseur politique et séducteur invétéré – tout son contraire, en somme

# « Je suis affreusement conventionnel et monogame »

FLORENCE NOUVILLE  
ENVOYÉE SPÉCIALE À BIRMINGHAM

Les conjoints d'écrivain sont pleins de sollicitude. Voyez M<sup>me</sup> Lodge. David est un peu dur d'oreille, comme le héros de son dernier roman, *La Vie en sourdine*? Qu'à cela ne tienne. Elle ferait presque l'interview à sa place. « *Pourtant ses prothèses auditives ont coûté cher*, dit-elle. *Deux cents livres sterling par oreille! Comment dit-on "prothèse auditive" en français...?* »

Nous sommes à Edgbaston, une banlieue cossue de Birmingham, dans le vaste bureau de l'auteur d'*Un tout petit monde*. Moquette verte, murs tapissés de livres : c'est là, face à une grande paroi vitrée donnant sur un jardin, que travaille – comment l'appeler? – le romancier à succès, l'ex-universitaire, l'essayiste talentueux, le critique influent, le brillant théoricien du roman, le commandeur de l'Ordre de l'Empire britannique félicité par Sa Majesté pour « services rendus à la littérature »...? Bref, le très pince-sans-rire David Lodge. Pour l'instant, l'écrivain est impassible. Il ajuste son cardigan gris, l'œil fixé sur ses chaussures de sport. Encore quelques développements sur les Irlandais dont elle descend et qui auraient « d'avantage le don des langues que les Anglais », puis M<sup>me</sup> Lodge s'éclipse et, miracle, les prothèses fonctionnent...

## Pourquoi s'intéresser à H. G. Wells, écrivain aux mœurs dissolues? Est-ce par curiosité? Par admiration? Par identification?

Nous voilà donc tous les deux. Tous les trois plutôt, en comptant « H. G. » – Herbert George Wells (1866-1946) –, dont le fantôme ne va pas tarder à planer sur toute la conversation. Ces derniers temps, en effet, l'auteur de *La Machine à explorer le temps* (1895), de *L'Homme invisible* (1897) ou de *La Guerre des mondes* (1898) a envahi les pensées de David Lodge. Au point de lui inspirer les 700 pages d'*Un homme de tempérament*.

« J'ai voulu que ce livre s'inscrive dans la lignée de L'Auteur! L'Auteur! », explique Lodge en faisant allusion à son captivant récit de la vie d'Henry James (Rivages,

## Parcours

**1935** David William Frederick Lodge naît à Londres.

**1960** Il soutient une thèse de littérature anglaise à l'université de Birmingham, où il enseignera jusqu'en 1987. La même année, il publie son premier roman, *The Picturegoers* (« Les spectateurs », non traduit).

**1990** Il publie en France *Jeu de société et Changement de décor* (Rivages).

**2012** *Pensées secrètes*, adapté par Lodge, est joué au Théâtre Montparnasse à partir du 19 janvier, avec Isabelle Carré et Samuel Labarthe.

2005). « *Voyez-vous, cela fait plus d'un demi-siècle que j'écris – mon premier roman est sorti en 1960, l'année où j'ai commencé ma carrière à l'université de Birmingham. Et je suppose qu'avec le temps j'ai tendance à me retourner d'avantage sur le passé: ce n'est pas un hasard si dans L'Auteur! L'Auteur!, comme dans Un homme de tempérament, je mets en scène un écrivain à la fin de sa vie.* »

Certes. Mais pourquoi Wells – dont Lodge dit lui-même qu'il n'est « plus très connu des Anglais ou seulement comme "le père de la science-fiction britannique" »? Pourquoi exhumer ce Jules Verne poussiéreux de la Tamise? Cet écrivain doué mais trop prolifique? Ce socialiste dont les utopies font parfois sourire? Pourquoi s'intéresser à ce séducteur impénitent dont les mœurs dissolues firent frémir la bonne société édouardienne?

Est-ce par curiosité? Par admiration? Par identification? A ce dernier mot, Lodge éclate de rire. « *Moi...? Je suis affreusement conventionnel et monogame!* » Non, précise-t-il. « *"H. G." est aussi éloigné de moi qu'on peut l'être. Le seul point commun, ce sont nos origines. Il était fils d'un commerçant dont les affaires ont périclité et qui, à 14 ans, a commencé comme apprenti chez un drapier. Quant à moi, je n'appartiens pas non plus à l'establishment. Mon père était professeur de danse. Oui... il enseignait la danse de salon – le fox-trot, la valse, le quickstep... Si j'ai hérité de ses talents...? Eh bien, il fut un temps où je dansais, en effet. Il faut vous dire que c'était, à l'époque, la seule manière de*

poser la main sur une personne du sexe opposé. C'est comme ça que j'ai rencontré ma femme. »

Et le cher « H. G. »? Comment l'a-t-il rencontré? Lodge évoque ses lectures de jeunesse ainsi que la « révélation » que furent pour lui, plus tard, certains romans. *Tono-Bungay*, par exemple, un livre écrit en 1909 où Wells dépeint une sorte de scandale du Mediator avant l'heure – en réalité l'histoire d'un produit nocif vendu comme remède universel par un arriviste de peu de foi. Il loue le Wells visionnaire et s'étonne de sa modernité: « *Dès les années 1920-1930, il était l'un des rares à avoir compris que les ressources de la planète étaient limitées – alors que le discours dominant glorifiait l'industrie, ses chemins, sa fumée... et que la pollution n'était pas un problème mais un signe de vitalité! Il avait prévu la télévision, les cassettes vidéo, les tanks, les guerres aériennes et même la bombe atomique. La seule chose à laquelle il n'avait pas pensé, c'est Internet.* » (Lodge ne dit pas que lorsque Wells publie, dès 1938, un essai intitulé « Une idée d'encyclopédie mondiale permanente », il n'est pas si loin que cela au fond du concept de Wikipedia!)

Prophétique, « H. G. » le fut aussi en politique. Lodge décrit Wells entre les deux guerres dénonçant (déjà) les folies d'un « capitalisme irresponsable ». Wells pointant les dangers d'une « société d'oligarques » inconséquents. Wells encore plaçant sans relâche pour un « gouvernement mondial ». Et conclut gaiement: « *Nous sommes en face de l'une des plus intéressantes et des plus prodigieusement*

talentueuses personnalités de l'histoire culturelle du XX<sup>e</sup> siècle. »

Sans doute. Mais pourquoi l'auteur de *Thérapie* met-il tant de temps à en venir au « vrai » sujet de son livre, le Wells intime? Il s'en approche à mots feutrés. Prudemment, il parle d'une montagne de « contradictions ». Dans une interview au quotidien *The Guardian*, en mars 2011, Lodge mâchait pourtant moins ses mots. « *Wells m'a étonné par la modernité de sa sexualité*, dit-il. *Il se maria deux fois à des femmes qui ne purent le satisfaire sexuellement. Il eut plusieurs longues relations ainsi qu'un nombre incalculable d'aventures, généralement tolérées par sa seconde épouse, Jane. Ses trois histoires avec des femmes plus jeunes que lui – Rosamund Bland, Amber Reeves et Rebecca West, dont il eut un fils au cours d'une idylle tumultueuse – offrent un intérêt particulier par le scandale qu'elles causèrent.* »

Scandale et odeur de soufre. Mais surtout suspension du jugement moral et humour délicieux: c'est ce qui fait tout le charme d'*Un homme de tempérament*. Page 330, Lodge raconte que le sexe représentait pour H. G. Wells « une forme de récréation. Comme le tennis ou le badminton. Quelque chose que l'on faisait quand on était avec satisfaction venu à bout d'une tâche, pour se défouler et exercer un moment son corps plutôt que son esprit ».

## Extrait

« *Il s'imaginait que l'attendait quelque part, il ne savait pas où, une plénitude de compréhension, une perfection dans l'échange, qui engloberait toute la gamme de ses sentiments et de ses sensations, des plus poétiques aux plus exclusivement physiques, une relation d'une beauté telle que toute chose s'en trouverait transfigurée: non seulement elle – il allait de soi que cette perfection serait incarnée par une femme – serait d'une beauté parfaite mais, chose plus incroyable encore, lui aussi, à sa lumière, serait d'une beauté parfaite et tout à fait à son aise... En sa présence, il n'y aurait plus ni remords, ni faiblesses, ni*

limites, rien que le bonheur et les activités les plus heureuses... La moitié des personnes de ce monde, pour peu qu'elles soient douées d'imagination, succombent à cette conviction aussi naturellement que les canetons vont à l'eau. Elles ne doutent pas davantage de sa vérité qu'un chameau assoiffé doute qu'il va bientôt trouver une source à laquelle s'abreuver.

Il est aussi insensé d'ajouter foi à une telle croyance qu'il serait absurde pour un chameau d'espérer qu'un jour, buvant à une telle source, il n'aura plus jamais soif. »

UN HOMME DE TEMPÉRAMENT, PAGE 11

Avec un bonheur évident, Lodge décrit cette conception gymnastique des choses. Et la manière dont Wells la mettra en œuvre toute sa vie. Par exemple à travers l'initiation des jeunes vierges telles qu'Amber Reeves. « *Wells lui proposa de passer la nuit ensemble nus dans un lit, sans faire l'amour, une sorte de rite de fiançailles.* "Et si vous décidez que vous ne voulez finalement pas aller plus loin, alors il faudra le dire, je comprendrai." » Mais Amber le supplie de continuer. Ils se caressent dans le noir comme des aveugles. Lodge: « *Ce fut une expérience érotique intense.* "Est-ce ton...?" chuchota Amber. "C'est mon pénis en érection, dit Wells. Une colonne de sang, une des merveilles de la nature, un miracle de génie hydraulique." »

L'amour comme un cours de sciences et techniques... Mais comment un romancier « affreusement conventionnel et monogame » réussit-il à se glisser avec un tel entrain et un tel naturel dans la tête d'un séducteur-prédateur aux fantasmes toujours plus improbables? C'est l'énigme que l'interview n'éclaircira pas. On se gardera évidemment de poser la question. M<sup>me</sup> Lodge n'est peut-être pas très loin. Et son mari ferait semblant de ne pas entendre – il aurait bien raison. ■

UN HOMME DE TEMPÉRAMENT  
(A Man of Parts), de David Lodge,  
traduit de l'anglais par Martine  
Aubert, Rivages, 720 p., 24,50 €.

## Dans la tête d'un « sexual killer »

DAVID LODGE saute d'un extrême à l'autre. Après avoir peint Henry James – en proie à un dégoût névrotique de la sexualité –, voici H. G. Wells l'infatigable coureur de jupons, le « *womanizer* » comme disent les Anglais – on notera au passage que le terme n'a pas d'équivalent féminin. Qui a jamais entendu parler de « *manizer* »?

Bien sûr, le roman n'est pas que cela. Sous sa plume allègre, Lodge nous offre en réalité un portrait cubiste. Un homme à

trois visages: l'écrivain (tout aussi boulimique d'écriture que de femmes), le socialiste membre de la Fabian Society (une sorte de think tank qui, en 1900, contribua à la création du Parti travailliste) et le don Juan. Mais quel pouvoir d'aimantation a ici ce dernier! S'appuyant sur un « Post-Scriptum » à l'autobiographie de H. G. Wells (*Wells in Love*, parue en Grande-Bretagne en 1943), Lodge décortique d'une façon stupéfiante les mécanismes de l'addiction aux femmes. Et montre avec sub-

tilité comme elle « *nourrit, perturbe et menace simultanément la carrière de l'écrivain comme celle de l'homme public.* » Le portrait est à la fois fascinant, attendrissant, exaspérant. On rêverait de lire les mêmes histoires réécrites d'un point de vue féminin!

En 1946, H. G. Wells a beau avoir signé une centaine de livres, connu les grands écrivains de son époque et rencontré nombre de chefs d'Etat, il meurt dans l'indifférence. Empoigné par la statue du commandeur? ■ FL. N.



PHILIPPE MATSAS/OPALE